

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOGRAMMA UNIVERSEL

VIN MARIANI



LE TONIQUE IDEAL

Fortifie
Nourrit
Rafraichit

CORPS ET CERVEAU

APPROUVE PAR
LES MEDECINS
CELEBRES

Vendu par les

Pharmaciens et les
Epiciers

GARE AUX IMITATIONS

LAWRENCE A. WILSON & Cie

Seuls agents au
Canada pour

Gold Back Sec Champagne

Wilson's Old Empire Rye.

VOL. III - NO. 18

Samedi, le 16 Janv. 1897

SOMMAIRE DES GRAVURES :
JESUS TRAVAILLANT A NAZARETH
S. S. LEON XIII DONNANT AUDIENCE AU VATICAN
LES MEMBRES DU CABINET LAURIER EN SEANCE
BEAUX-ARTS — La Marraine, tableau de Lynch, ecole americaine — La muse
 de Petrarque.
BOULES DE NEIGE
 Une sorciere en Tunisie — Le general Maceo Le general Weyler
LES RUINES DU COUVENT DE ROBERVAL
LES OFFICIERS D'ORDONNANCE
 Illustrations de Napoleon et du feuilleton — Nombreuses gravures comiques
LE NUMERO : 5 CENTINS

Bureau et Atelier de Photogravure : 1560, rue Notre-Dame, Montreal.



LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE
COMMERCIALE
 1560 RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL

DESSINS ET GRAVURES
 POUR
 LIVRES, JOURNAUX,
 ET LE COMMERCE, POUR FACTURES,
 CARTES D'AFFAIRES, PROSPECTUS,
 PROGRAMMES, AFFICHES, MENUS.

Le Cyclorama Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE

..... D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : { UN AN, - \$2.50 }
 { SIX MOIS, \$1.25 }

La file du CYCLOGRAMA UNIVERSEL forme à la fin de l'année deux magnifiques volumes de plus de 700 pages.

BUREAU ET ATELIER DE PHOTOGRAVURE :
 1560, RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL

PRIME No 5

UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit à la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLOGRAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffira de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

AVIS

La prime No 2 est épuisée. Nous n'avions qu'une certaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

COUPON

A DETACHER

DU CYCLOGRAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.

BEAUX-ARTS

ECOLE AMERICAINE



LA MARRAINE — Tableau de ALBERT LYNCH



- N'est-ce pas une triste nouvelle que cette faillite de Bernard.
 — Comment ! Bernard a fait faillite ?
 — Mais oui.
 — Oh ! C'est affreux. Hier, il m'avait promis quelque chose, mais maintenant qu'il est dans l'affliction, je ne veux pas le forcer à tenir sa promesse.
 — C'est généreux de votre part !... Que vous avait-il promis ?
 — La main de sa fille.

Un cas assez particulier va être porté devant les tribunaux. Une veuve intente un procès en diffamation aux exécuteurs testamentaires de son mari, parce qu'ils ont fait graver sur la tombe du défunt : "Maintenant, il repose en paix."

— Si j'étais assez infortuné, s'écriait un anti-clérical enragé, si j'étais assez malheureux pour avoir un fils idiot, j'en ferais un curé.

— Ah ! répliqua doucement un prêtre, aux meilleures manières, comme sous ce rapport vous pensez différemment de votre père !

La scène se passe dans un amphithéâtre de médecine.

Le professeur, pour mieux faire ressortir ses théories, a fait venir un malade.

— Messieurs, permettez-moi, dit le professeur à ses élèves, d'appeler votre attention sur cette infortuné. Il est impossible que vous deviniez ce qu'il a. Examinez la forme de sa tête, l'expression de ses yeux, et vous n'en saurez pas plus après qu'avant. Ce n'est pas étrange, il faut des années d'expérience et de constante étude pour pouvoir dire d'un coup d'oeil, comme je le fais, qu'il est sourd et muet.

Le malade, levant les yeux avec une grimace malicieuse.

— Monsieur le professeur, je suis bien fâché, mais mon frère qui est sourd et muet, n'ayant pu venir, c'est moi qui suis venu à sa place.

Un mendiant poli.

Comment se fait-il, demandait une dame à un mendiant, qu'un homme fort comme vous l'êtes se fasse mendiant ?

— Madame, répondit-il en s'inclinant, c'est la seule profession dans laquelle un gentleman puisse s'adresser à une charmante femme comme vous, sans passer par les formalités.

ILS ETAIENT RETENUS



Le gamin. — Ni mon père, ni ma mère n'ont pu encore sortir depuis avant Noël.

La bonne dame. — Voici de quoi t'aider, pauvre enfant, mais de quoi souffrent-ils ?

Le gamin. — Ils font du temps à l'hôtel Vallée.

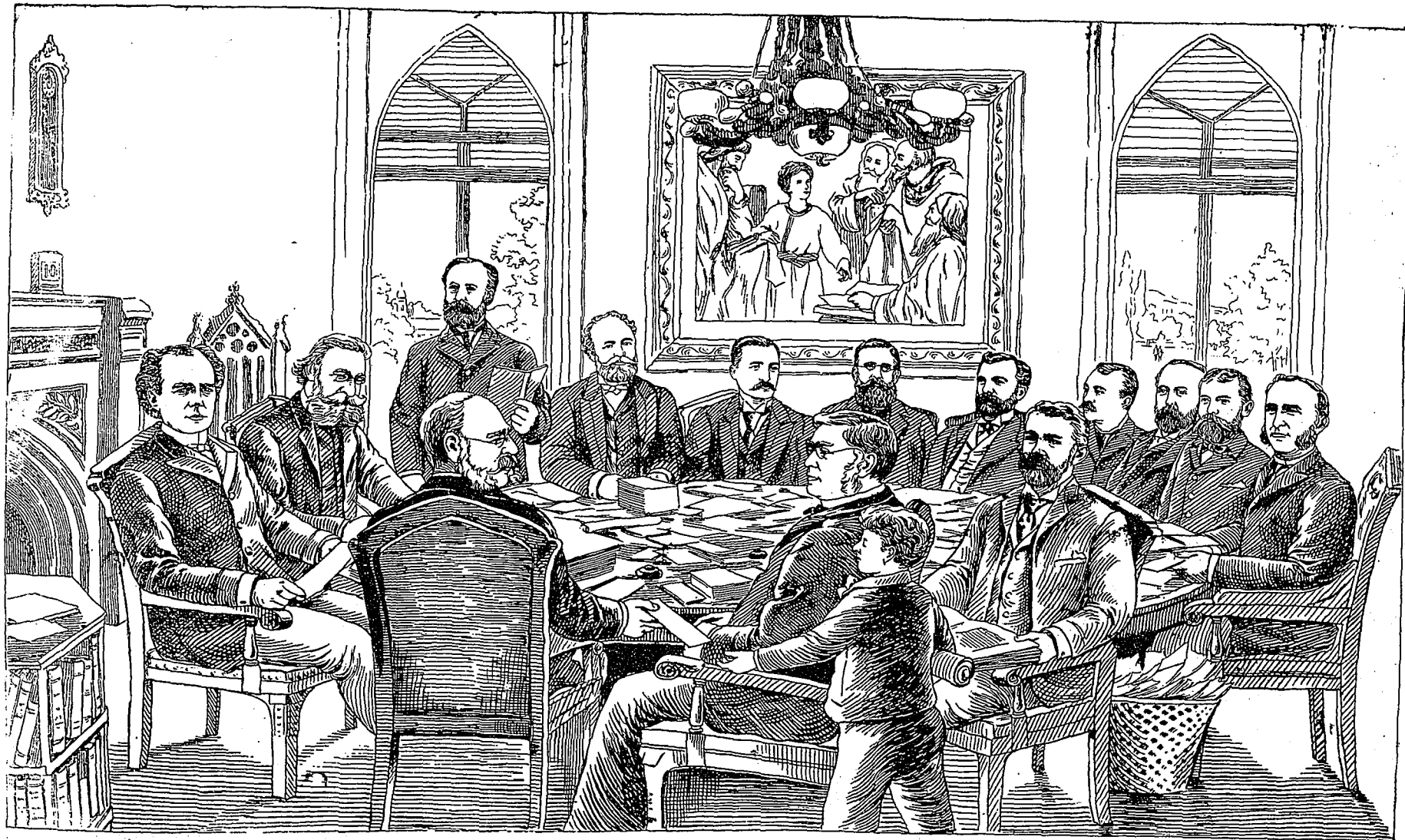


— Vous venez de trouver un portemonnaie ?

— Oui, mais qu'elle preuve y a-t-il que c'est vous qui l'avez perdu ?

— Quelle preuve ?... mais ce trou dans ma poche.

LE CONSEIL DES MINISTRES, À OTTAWA



Hon. MM. Wilfrid Laurier, R. W. Scott, L. H. Davies, A. G. Blair, C. Sifton, W. Mulock, J. I. Tarte, C. A. Geoffrion, R. R. Dobell, S. A. Fisher,
Hon. MM. Sir Richard Cartright, K. C. M. G., Sir Olivier Mowat, K. C. M. G., W. S. Fielding et F. W. Borden.

COMPLIMENT MANQUÉ



—Mademoiselle votre fille exécute ses gammes avec un talent remarquable.
—Mais, ce n'est pas ma fille...



... C'est la bonne qui nettoie le piano.

UNE MAUVAISE PERSPECTIVE



La scène représente un salon, dans la veillée de Noël.
Le chœur des filles à marier : Sept jours de Noël à passer encore avant une autre année bissextile !! Et regardez-moi ces hommes !!!...

Vœux.—Il faut écouter les souhaits, mais ne jamais les traduire.

— Parmi les souhaits et les bonbons avalés, combien en est-il que le cœur et l'estomac digèrent ?

Nos bons hôteliers :

—Comment se fait-il que vous vendiez votre vin rouge plus cher que le blanc ?

—C'est tout naturel ! Pensez-vous qu'on me donne la couleur pour rien !

Mademoiselle S... a une maison de campagne et un chien.

Mademoiselle S... reçoit chaque jour un certain nombre d'intimes, qui croient flatter la maîtresse de maison en faisant l'éloge de son chien.

Ce chien n'a cependant pas été à l'école avec celui de Mlle Duverger.

L'autre soir, on racontait des histoires de chiens auxquels il n'avait manqué que la parole.

—Tout ceci n'est rien, dit Mademoiselle S... dernièrement on avait oublié le dîner de Paf...

—Que fit-il ? demanda un des assistants.

—Il descendit au jardin et revint en apportant une branche de myosotis... Ne m'oubliez pas !

Le médecin et son client :

—Je vois ce qu'il vous faut.

Vous êtes affaibli. Prenez chaque matin à jeun une assiettée de gruau bouilli avec du brandy.

—C'est ce que je fais, docteur.

—Ah !... Alors, cessez d'en prendre !

Dans une ménagerie.

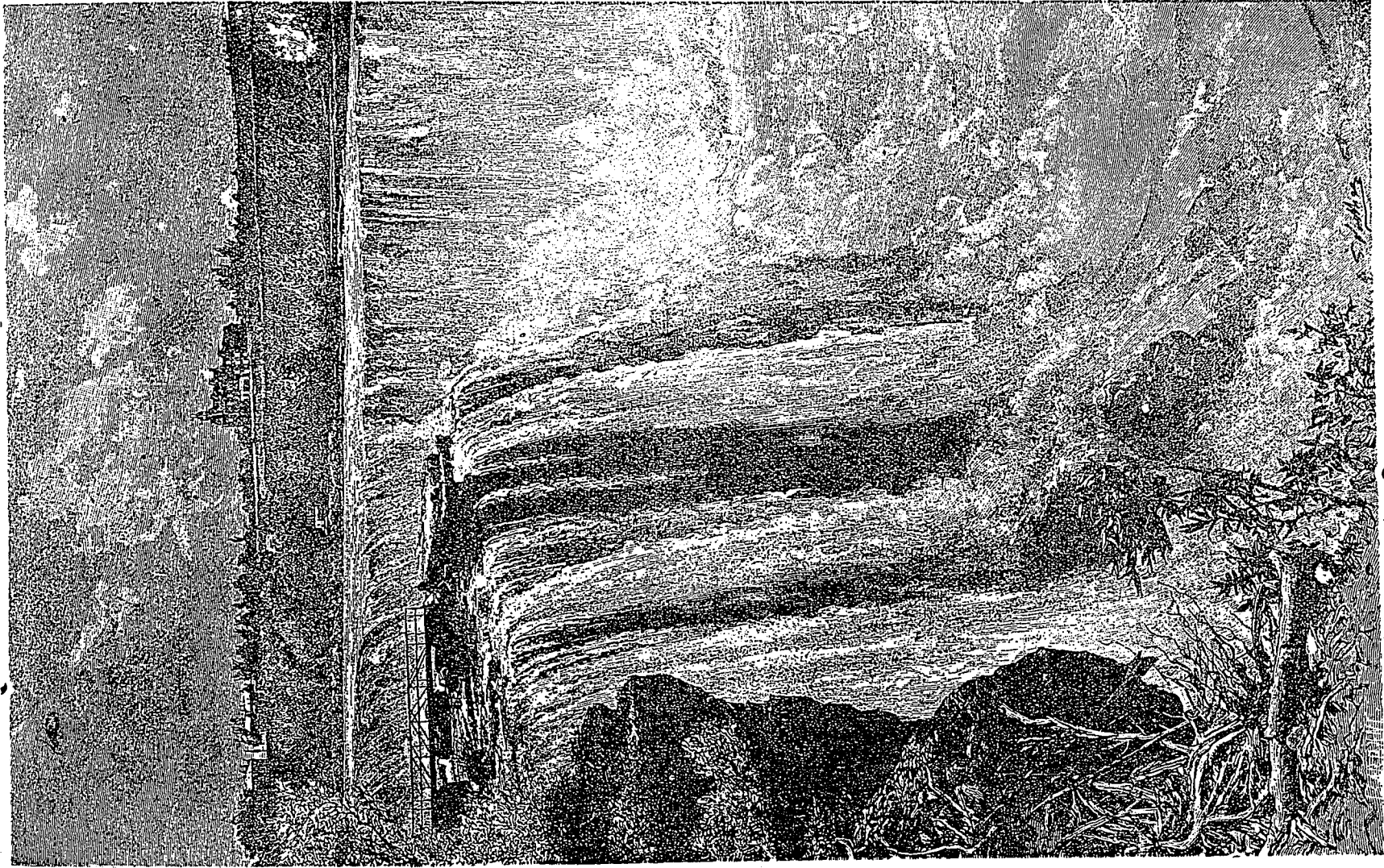
Un cicerone, après avoir décrit, pour le public qui l'écoute avec attention, les mœurs des divers animaux sauvages, s'arrête devant un serpent énorme :

—Voici le boa constrictor, qui avale un cochon tout entier. N'approchez pas trop, mesdames et messieurs !

—Docteur, je désirerais vous consulter au sujet de la perte de ma mémoire.

—Certainement ; mais dans les cas de ce genre, on me paie toujours d'avance.

Ne nous faisons pas scrupule de cueillir les plantes salutaires, parce qu'elles poussent dans un autre jardin que le nôtre.



VUE DES CHUTES NIAGARA

L'OMBRE RÉVÉLATRICE



— Tiens ! il y a encore de la lumière chez toi.
— C'est ma femme qui m'attend.
— A trois heures, c'est gentil de sa part !

UN FUTUR AVOCAT

Dernièrement, en Angleterre, à Brandford, une demi-douzaine de petits garçons comparaissaient devant le tribunal de police sous l'accusation d'avoir brisé des vitres à coups de pierres. L'un deux interrogea en ces termes le policeman qui déposait contre toute la petite bande :

— Combien de vitres, dites-vous, que nous avons brisées ?

— Quatre.

— Et combien de pierres, dites-vous, que nous avons lancées ?

— Trois.

— Ainsi, vous accusez six petits garçons d'avoir brisé quatre vitres avec trois pierres ! !

L'accusateur fut si interloqué par cette question qu'il ne trouva rien à répondre et que le magistrat dut acquitter les prévenus.

Notez qu'en aucun pays du monde six galopins ne seraient embarrassés pour casser quatre carreaux avec trois pierres. Mais combien nous regrettons d'ignorer le nom de ce gentleman, qui paraît destiné à donner un jour à sa patrie un avocat célèbre !

Ils sont nombreux

Combien de malades ont dû le rétablissement de leur santé au Baume Rhumal, le spécifique sans rival pour la guérison des rhumes, toux, grippe, bronchites.

Ne donnez jamais l'heure, la nuit, aux malfaiteurs qui vous la demandent. Après l'heure, ils veulent la montre.



— Oh ! oui, quand je rentre tard, elle m'attend toujours la chère âme.

VUE DEFECTUEUSE



La vieille fille (minaudant). — Je n'ai vu que vingt printemps.

La jeune fille (compatissante). — Vous devriez consulter un oculiste.

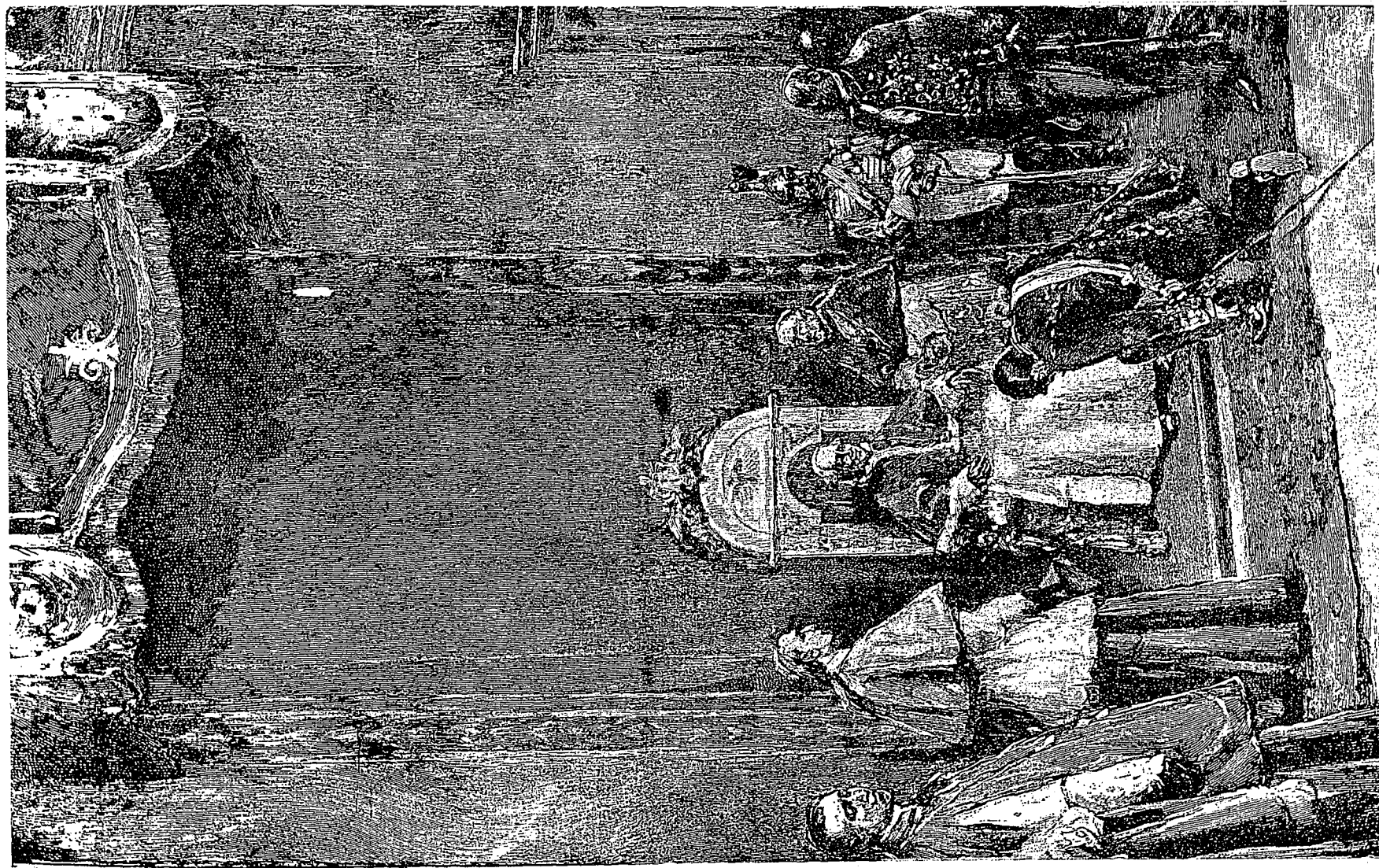
Un bohème doit une assez grosse somme à son propriétaire.

— Tenez, dit celui-ci, je suis bon homme, je vous abandonne la moitié de ma créance.

— Je ne veux pas être en reste avec vous, répond aussitôt le bohème, de son air le plus digne. Je vous abandonne l'autre moitié ! ...

Une femme pousse des cris perçants à l'aspect d'une inoffensive souris et ne s'effraie aucunement d'un compte de modiste qui terrifie un homme.

RECEPTION DU NOUVEL AN, AU VATICAN



S. S. Léon XIII donnant audience aux membres du corps diplomatique

L'ATTENTE DÉDOMMAGÉE



Comment M. Lamy, après avoir attendu deux heures dans l'atelier du célèbre peintre Lapalette fut tout surpris, en sortant, de se voir offrir cent piastres pour un vieux pardessus, sur lequel il n'avait pu emprunter cinq piastres, quelques jours auparavant.

Entre deux amis :
 — Je te dis adieu. Je pars demain.
 — Ah ! où vas-tu donc ?
 — En Espagne.
 — Pour affaires ?
 — Non, en touriste, pour mon agrément.
 — Emmènes tu ta femme ?
 — Tu es bête ! Puisque je te dis que c'est un voyage d'agrément.

On bavardait après dîner — et la conversation, après s'être élevée à des hauteurs inconnues, était retombée à la philologie.
 — De toutes les langues européennes, dit quelqu'un, la plus difficile à retenir est la langue russe.
 — Non, fit un autre, je crois plutôt que c'est le turc.
 — Allons donc, insinua avec autorité un troisième et peu galant convive ; la langue la plus difficile à retenir, c'est celle des femmes.

On parlait d'un vieil avare :
 — Quel vieux radoteur !
 — Rat ! oui ; mais doteur, non. Demandez à son gendre.

Vous en verrez la fin

Avec un hiver humide les rhumes sont communs ; le meilleur remède pour les guérir radicalement est le Baume rhumal.

C'est le matin. Il fait un froid maigre. A chaque nez pend un rhume de cerveau. L'omnibus roule complet vers l'Odéon. Quatre dames viennent de monter, rue de Richelieu, sur la plate-forme.
 Un monsieur, galant sort de l'intérieur, et de la voix la plus douce :
 — Mesdames, quelle est celle d'entre vous la plus âgée pour que je lui offre ma place ?
 Tableau !

Examen d'histoire naturelle :
 — Quelle est la femelle du bouc ?
 — La bouchère.
 — Très bien. Et la femelle du cheval ?
 — La chevalière.

— Encore mieux. Et la femelle du coq ?
 — La dinde.
 — Vous vous trompez, mademoiselle Nini.
 — Ah ! c'est vrai. La femelle du coq, c'est la coquette.

Oh ! l'argent !
 Deux hommes s'injurient dans la rue, hurlent, puis se ruent l'un sur l'autre, grincent des dents, les yeux hors de la tête, prêts à s'écharper.
 Un passant crie :
 — Eh ! les batailleurs ; il y en a un de vous qui perd son porte monnaie !
 Les deux hommes se lâchent — et se mettent à chercher par terre.

Tout le monde sait que la religion juive interdit aux israélites de manger du porc. Or, dernièrement, deux avocats juifs se querrelaient et la dispute menaçait de s'envenimer.
 — Vous n'allez pas me manger ? dit tout à coup l'un deux.
 — Oh ! dit l'autre, vous n'avez rien à craindre, vous savez bien que ma religion me le défend.

Canardeau est en train de compulser les registres.
 — Que faites-vous donc là ? lui demande un ami.
 — Vous le voyez, je compulse tous les mariages de l'année.
 — Dans quel but ?
 — Pour savoir s'il s'est marié plus d'hommes que de femmes !..

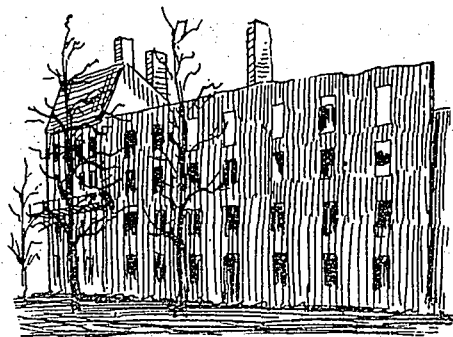
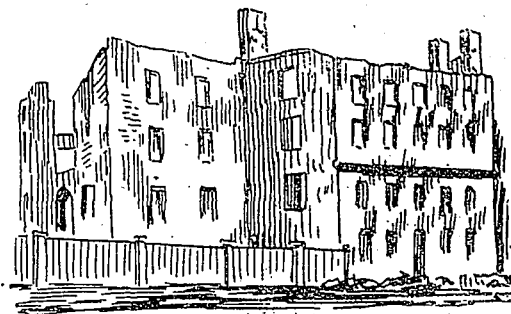
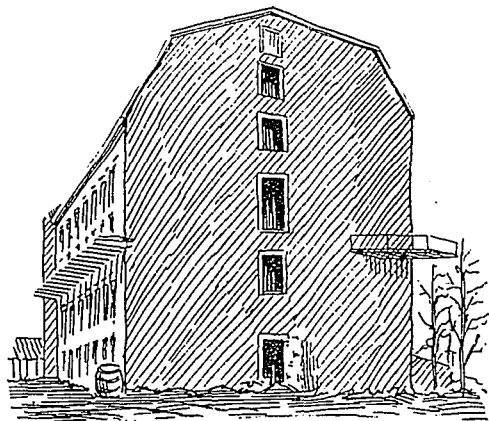
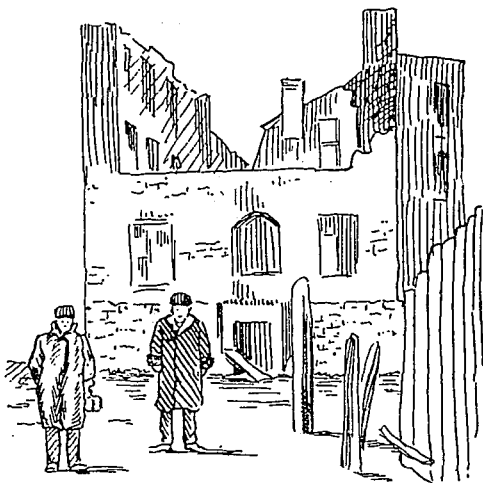
Au restaurant :
 — Garçon !
 — Monsieur !
 — Ce pigeon est exécrable.
 — Cela ne m'étonne pas, monsieur.
 — Comment cela ?
 — Il aura beaucoup pâti.
 — Vous dites ?
 — Il était voyageur !



LA TUNISIE

LES SORCIERS

(Voir gravure page 485)



LES RUINES DU COUVENT DE ROBERVAL

(Quatre instantanés)

Incendié dans la nuit du 5 janvier 1897

Les Révdes Sœurs : St-François-de-Paul (née Eliza Gosselin), directrice des novices — Providence (née Emma Létourneau), Ste-Ursule (née Céline Gauvreau), Ste-Anne (née Laura Hudon), St-Louis (née Gosselin), St-Antoine-de-Padoue (née C. Bouillé), St-Dominique (née Louise Girard), ont trouvé la mort dans ce désastre.

Simon est un pur Tunisien que j'ai rencontré dans une maison amie, il me fait le plaisir de m'accompagner lorsque ses occupations le lui permettent. Après m'avoir introduit dans nombre de maisons juives où il compte des parents et m'avoir fait parcourir le jour le quartier israélite, il me proposa de me faire voir une sorcière arabe qu'il était allé consulter quelque temps auparavant. J'acceptai cette offre et nous voilà tous deux traversant les souks et gagnant la rue d'Ain Elma, aux maisons à terrasses hermétiquement closes. Le quartier est passablement désert, je n'aimerais guère m'y égarer seul le soir.

Devant une porte basse, Simon s'arrête et heurte par trois fois ; les coups retentissent dans le silence. Cependamment personne ne répond. Il frappe encore, l'oreille collée sur la serrure. " Bah ! lui dis-je, votre sorcière est absente, il est inutile d'attendre, nous reviendrons. — Écoutez, on vient, on vient," fit-il à voix basse. En effet, on tire discrètement un verrou et la porte s'entr'ouvre. Simon parlementement un instant, la fente de la porte s'élargit et nous pénétrons. C'est d'abord une sorte d'antichambre, puis la cour ordinaire, le patio des maisons arabes.

La femme vivement nous précède, je n'ai pas vu son visage, mais elle est de petite taille, un peu voûtée, fort vieille sans doute.

Un voile soulevé, et nous voici dans le réduit de la sorcière. Il n'y a ici aucune de ces mises en scène de tradition, ni le chat noir hérissé, sombre, familier des pythonisses, ni le balai du sabbat, ni la poule déplumée, ni le corbeau, ni les escargots fatidiques. Sur le sol devant la natte où elle s'assied pour rendre ses oracles, un vieux grimoire ouvert où courent d'un côté des caractères arabes rouges et noirs, cabalistiques par leur forme même, et de l'autre une page sombre, maculée avec une plume de roseau jetée en travers. Un demi-jour enveloppe la salle aux murs blanchis à la chaux.

La sorcière s'est assise, nous avons pris place près d'elle sur un divan. Elle est fort pâle, ses traits sont tirés, une expression de bonté et de souffrance est empreinte sur son visage, ses yeux cernés comme par des insomnies persistantes ont cependant un éclat aigu, presque surnaturel.

Cette pâleur et cet éclat singulier du regard me frappent, ce sont les côtés saillants de la physionomie. Maintenant elle me tend sa plume et m'invite à placer le côté non taillé entre mes lèvres et, à penser au sujet qui m'amène et sur lequel je désire être éclairé. Je ne comprend rien bien entendu à ses paroles, Simon traduit...

J'ai donc pensé et j'ai rendu la plume.

Après avoir demandé mon prénom et celui de ma mère, voici que sur un bout de papier elle trace huit barres avec cette même plume, puis au-dessous de cette barre, une ligne de points. Elle se livre d'abord à des calculs sur ce papier, sur la feuille noire du grimoire ensuite. Elle s'arrête et

profondément réfléchit. Tout à coup sa tête se redresse, ses yeux s'illuminent ; elle parle longuement, soulignant ses phrases par des gestes. Tantôt sa voix s'attendrit, tantôt devient brève et saccadée. Puis elle se tait. Simon me transmet sa réponse.

Je ne suis ni superstitieux ni crédule, je suis toujours demeuré étranger aux sciences occultes, mais j'avoue que les paroles de cette sorcière arabe me frappent de stupéfaction. Elle répond exactement à ma pensée, elle précise, elle détaille, elle ajoute même des faits au sujet desquels je ne la consultais pas.

Comme je ne puis, malgré tout cacher mon étonnement, Simon m'arrête, il me prie de ne pas trahir mon appréciation par un geste ou une expression de visage. Je m'efforce de demeurer impassible.

Maintenant c'est à son tour. Il est jeune et il me racontait en chemin quelques particularités de sa vie, il me faisait part de ses projets, de ses espérances. La sorcière lui a donné aussi la plume de roseau, il l'a placée comme moi entre ses lèvres. Elle lui a demandé son prénom et celui de sa mère, elle s'est livrée à ses calculs sur la page noircie du grimoire et la voici de nouveau qui s'anime et parle.

— Eh bien, m'écriai-je, où est l'impassibilité que vous me recommandiez tout à l'heure ?

— Que voulez-vous ? je suis tout bouleversé. Déjà l'autre fois, quand je vins, quelle fut ma surprise !

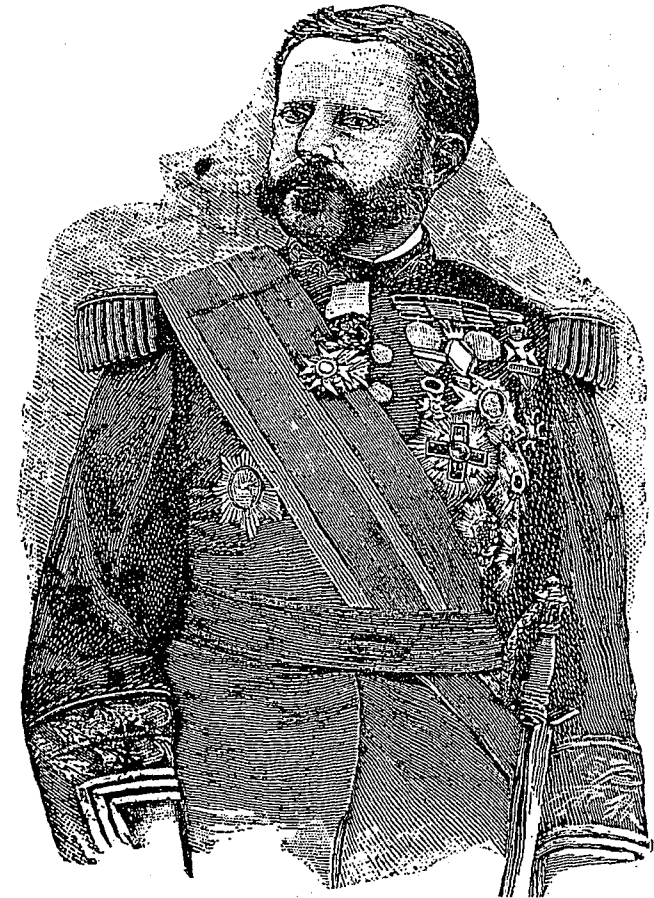
Et il me raconte les réponses faites à sa pensée, elles étaient extraordinaires de précision et de lucidité.

Je raconte ce que j'ai vu, je n'y ajoute rien, je ne diminue rien, je ne fais aucun commentaire.

GASTON VUILLIET.



LE GENERAL MACEO, de l'armée cubaine



LE GENERAL WEOLER, de l'armée espagnole

LA MORT DE MACEO

Seuls les Espagnols, qui ont depuis si longtemps à lutter contre la formidable insurrection de leurs sujets des Antilles, sont capables de comprendre la gravité du coup que vient de frapper, pour leur cause, une humble petite balle de fusil ou de revolver.

Cette lutte est si terrible en effet ; elle se poursuit dans un pays si sauvage, si rudement accidenté, par endroits, si impénétrable, que la présence à la tête des révoltés d'un homme vigoureux et vaillant, au courant de toutes les traditions de la guerre d'escarmouches, connaissant le pays à la perfection et animé contre la métropole d'une haine irréconciliable, doublait, triplait

sur tous les points où il se trouvait les forces de la rébellion.

Certes il avait des lieutenants et même des émules, dans le personnel de l'insurrection ; mais aucun d'eux n'avait été aussi souvent heureux que lui. C'est lui qui avait depuis dix-huit mois, accompli, contre Martinez
(suite à la page 491)

PEU CHARITABLE



Le mendiant. — Pardonnez-moi, mon bon monsieur, je suis malheureux, j'ai perdu ma jambe.

L'avare (froidement). — Ce n'est pas moi qui l'ai trouvée.

— Je souhaiterais vous voir mettre votre nom, sur cette liste de souscription, pour deux piastres, dit la maîtresse de maison au poète.

— Certainement, répondit-il. Je vais l'y mettre pour rien. Et il écrivit son nom. Gardez vos deux piastres, Madame Legrand, ajouta-t-il; je ne voudrais pas compter quoi que ce soit à votre société charitable pour un si léger service.

Le juge à un prisonnier accusé d'ivrognerie :

— Or, vous dites que vous ne touchez aux liqueurs fortes que dans deux occasions; quelles sont-elles ?

Le prévenu. — La première, c'est quand j'ai mangé du poisson à déjeuner, et la seconde c'est quand je n'en ai pas mangé.

Seul il suffit

Pour les affections de la gorge, des bronches et des poumons, n'employez que le **Beaume Rhumal** seul; il vous guérira promptement et sûrement.

En allant au Cap :

Elisa. — C'est terrible. Voici une demi-heure que je me tiens penchée au-dessus du flanc du navire et je ne puis le voir.

Marie. — Qu'est-ce que tu ne peux voir chérie ?

Elisa. — L'Equateur. Le capitaine dit que nous le passons en ce moment.

— Comment pouvez-vous savoir que je suis récemment marié ? demandait un individu, nerveux, à la personne qui lui attribuait cette état civil, l'ayant rencontré avec un paquet à la main.

— Comment je le sais, dit l'autre ; comment je le sais ! mais rien qu'à vos grands efforts pour nous faire croire que la boîte à corset que vous portez est une bouteille de cognac.

Un boucher étant malade, va trouver un docteur qui l'examine attentivement et finit par lui déclarer doctoralement, que son foie ne vaut rien.

— Mon foie ne vaut rien ! s'écrie le boucher, furieux, vous êtes un menteur, vous êtes le premier qui ait jamais dit du mal de la marchandise que je vends.

Récemment, à une réunion, la petite fille d'un des magnats du pays, se trouvait accompagner sa mère. Pendant un moment où la conversation tombait, l'enfant saisit l'occasion et de sa voix flûtée :

— Mon papa, il boit toujours du Whisky quand il est malade.

— Oh ! firent les dames en chœur.

L'enfant s'arrêta un moment, ses yeux prirent une expression triste et elle ajouta :

— Et mon pauvre papa est presque tout temps le malade !

Entendu aux Halles centrales.

— Combien cette botte d'asperges ?

— Trois francs cinquante pour vous, mon mignon.

— Trop cher !...

— Trop cher ?... Sale veau, va !

— Vous dites ?...

— Je dis. Ça le vaut,

IL N'AVAIT PAS LA DIGESTION



Cancaneau — Je ne donne pas d'argent ; mais voici un pudding du jour de l'an, fait par ma femme.

Le vagabond, s'esquivant promptement—Non, merci, bourgeois ; je ne suis pas assuré.

On annonce à Mlle Charlotte qu'elle a un petit frère.

— Quel bonheur ! s'écrie-t-elle.

Puis, se tournant vers le porteur de la bonne nouvelle :

— Est-ce que maman le sait ?

Un porteur de journal demande ses étrennes à Rapi-neau.

Celui ci met la main à sa poche. Puis, se ravisant :

— Décidément, pour ce que je vous donnerais, ce n'est vraiment pas la peine !

Si nous raisonnions certaines de nos douleurs, nous rougirions de leurs mesquineries.

Par contre, combien de nos joies résisteraient à l'analyse ?...

BEAUX-ARTS



LES FRUITS DE LA SAISON — Par A. Johnson

LA MODE NOUVELLE



Toilette de soirée

Un lourd anglais rentre chez lui à six heures du matin, absolument gris.

—A quelle heure faudra-t-il éveiller milord? fait le valet de chambre.

—Tu m'éveilleras quand j'aurai soif.

TOILETTE DE SOIRÉE — Jupe de moire velours blanche; tablier de tulle blanc, diamanté et pailleté; boléro de velours géranium rebrodé de dentelle rousse, de jais et de chenille noire s'ouvrant sur une blouse pailletée et diamantée; manche de moire velours blanche, ceinture de velours géranium; pavots noirs au corsage.

TOILETTE DE PROMENADE — Robe de velours brun, couleur zibeline. C'est une jupe tout unie, doublée de taffetas vieux rose avec plissés en balayouse faisant froufrou au bord de la jupe. La blouse est en zibeline, fermée sur le côté gauche; à la taille, et même, un peu au-dessus, la fourrure est coupée et posée au bord d'un ruban de gros grain; à l'autre côté de ce ruban est rapporté la petite basque presque collante, col chérusque en fourrure. Manches de velours froncées sur toute leur longueur, ruban de satin mordoré à la taille. Petite toque de velours géranium drapé, avec ailes de condor et coques en ruban pékiné noir et bleu. Bouquets de violettes sur les cheveux.

Matériaux : 12 verges de velours; 1 verge de ruban.

Un curé de village demanda à un petit garçon pourquoi Dieu est éternel?

—Monsieur le curé, répond l'enfant, c'est parce qu'il n'a jamais eu de commencement et qu'il ne mourra jamais de faim.

Petit dialogue :

—Vous savez que Guibollard fait une fin.

—Ah bah!

—Oui! une fille charmante, riche et... la belle-mère est muette.

Champoireau, de radical échevelé qu'il était, est devenu réactionnaire subitement.

—Mais vous changez donc d'opinion comme de chemise! lui dit un de ses anciens amis politiques.

—Pourquoi voulez-vous que je garde une chemise quand je la trouve sale? répondit Champoireau.



Toilette de promenade

Un humoriste définissait ainsi le premier de l'an :
"Un tas de pauvres qui donne à un tas de mendicants!"

Campos puis contre Weyler, les plus redoutables besognes. Quand on croyait l'avoir acculé dans un défilé sans issue, on s'apercevait tout à coup qu'il s'était échappé, qu'il avait parcouru d'inraisemblables chemins, franchi d'énormes distances, fait le tour de ses assaillants et qu'il venait les attaquer dans le dos, — si même il ne s'amusa pas à s'en aller assiéger à quelque quinze ou vingt milles derrière eux les places fortes qu'ils croyaient bien protégées et bien tranquilles.

Maceo n'était pas un stratège, encore moins un tacticien : c'était un admirable chef pour la guerre de partisans. Il avait le génie de la surprise, le don de l'ubiquité, le talent de tenir ses hommes en haleine et par-dessus tout le mérite de paraître lutter pour la cause de l'indépendance nationale, même quand il exerçait de simples vengeances privées et se souciait médiocrement d'une patrie qu'il a passé sa vie à ravager.

On peut sans manquer de respect à l'Espagne, trouver qu'elle a mal gouverné la perle des Antilles; on peut soutenir qu'il y a de justes griefs parmi tous ceux qu'invoquent jusque dans la Havane les plus vieilles et les plus loyales familles créoles; mais on doit aussi déclarer nettement que les hommes de couleur, qui forment à présent la grande masse des insurgés et dont Macéo était le général préféré, sont bien loin de faire campagne pour des idées, pour la justice, pour la liberté même : en réalité ils ne se battent plus, maintenant que poussés par la colère, par l'obstination, par l'habitude.

C'est une guerre servile, sans l'excuse de l'esclavage à vaincre. C'est une levée de rancunes inconscientes. C'est un soulèvement d'âmes obscures et rudimentaires. S'il y a encore au milieu de ces bandes terribles des hommes intelligents, des blancs et même des métis croyant sincèrement faire œuvre politique et préparer l'affranchissement de leur pays ou sa réunion à la grande république américaine, ce petit groupe de doctrinaires de la révolte est perdu dans l'immense armée des "gueux" instinctifs, désormais transformés en professionnels de la guerre civile et dont le seul métier, dont toute la carrière est de fusiller des Espagnols et de brûler des plantations.

Maceo représentait vraiment cette majorité des Cubains. C'est pourquoi sa mort a provoqué



EDOUARD BLAKE
Caricaturé par Furniss

en Espagne tant de réjouissances et aux Etats-Unis tant de regrets.

Pour ceux qui considèrent en spectateurs attentifs et émus cette cruelle et interminable bataille de Cuba, ils ne peuvent que s'incliner avec respect devant toutes les victimes, quelles qu'elles soient, qui tombent courageusement pour leur cause; — mais tout de même on ne peut se défendre d'avoir un peu plus de pitié quand on voit un pauvre petit soldat de vingt ans mourir en brave pour défendre son drapeau que lorsqu'un aventurier audacieux paye enfin de sa vie tout le mal qu'il a fait.

AMICUS.

D'après la version donnée par les journaux espagnols, Maceo voulant échapper à la poursuite du général Weyler, commandant en chef de l'armée espagnole à Cuba, était entré dans la province de la Havane, d'où il comptait gagner le centre de l'île; mais il aurait rencontré un fort détachement de soldats espagnols, et c'est dans le combat qui se serait alors engagé qu'il aurait péri.

* *

Maceo était mulâtre. Il est né à Santiago-de-Cuba en 1843. Il avait déjà pris part à la sanglante insurrection de 1868 contre l'Espagne.



HENRY FURNISS, dessiné par lui-même

M. Furniss s'est rendu célèbre par ses caricatures politiques dans le *Punch* de Londres. Il est en tournée d'Amérique; il était à Montréal la semaine dernière.

HISTOIRE POPULAIRE DE NAPOLEON 1^{ER}

Racontée par un vieux soldat

1813

Il voulut aussi acheter de ses deniers la maison où Duroc était mort, et la donner au pasteur du village, à condition de placer et de conserver, à l'endroit où avait été le lit du grand maréchal, une pierre avec cette inscription :

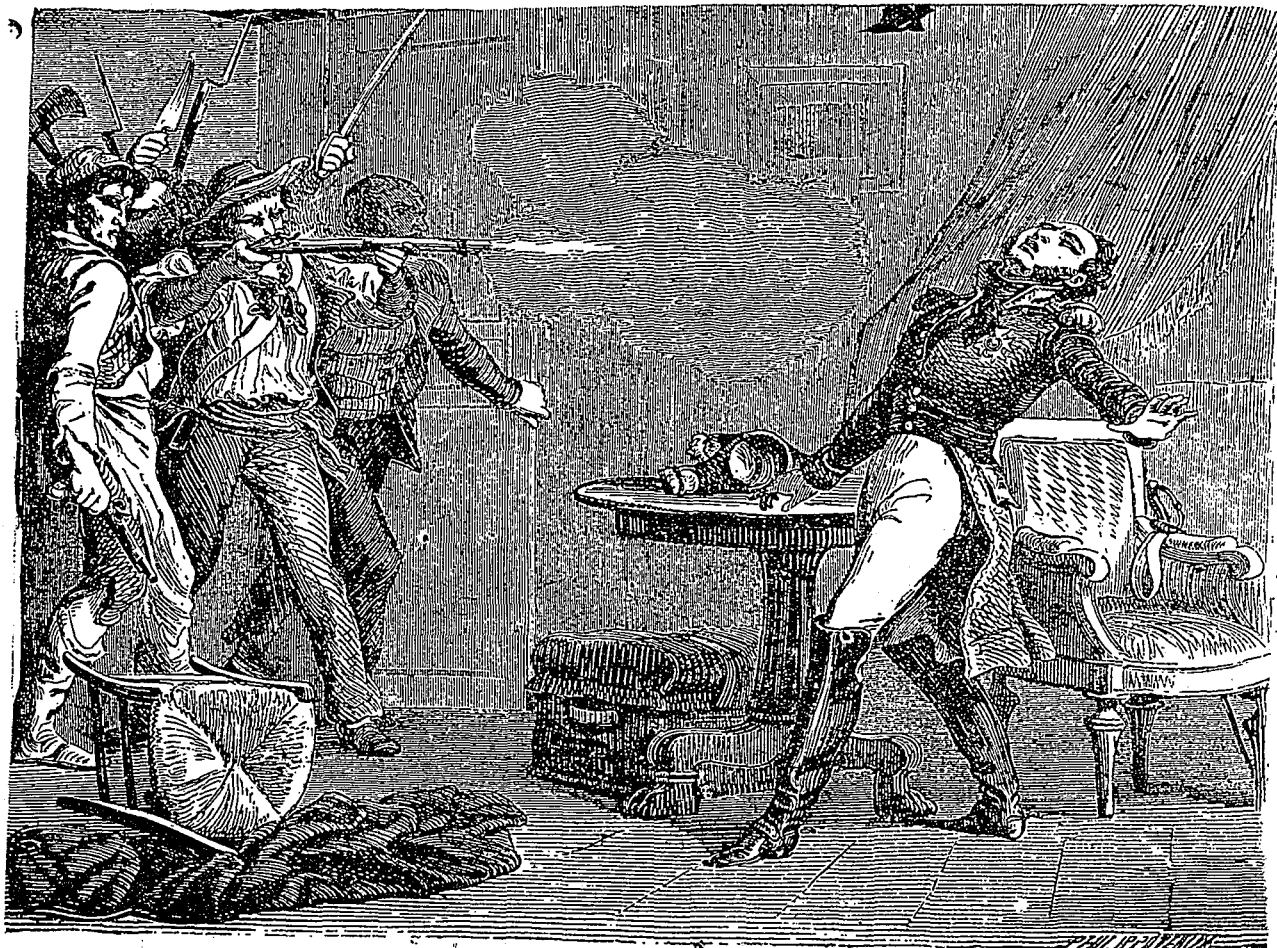
ICI LE GÉNÉRAL DUROC,
DUC DE FRIOUL,
GRAND MARÉCHAL DU PALAIS DE L'EMPEREUR NAPOLEON
FRAPPÉ D'UN BOULET, A EXPIRÉ
DANS LES BRAS DE SON EMPEREUR ET DE SON AMI.

Cependant, la vivacité de la poursuite de Napoléon et toutes les conséquences d'une pénible retraite fatiguaient les alliés : ébranlés par trois victoires, ils changent de langages et renoncent à l'orgueil de leurs refus récents ; le lendemain de leur défaite, ils réclament la faveur d'un armistice.

Le prince de Stadion, constant dans sa haine pour Napoléon, et occupé à consommer une nouvelle trahison contre lui, s'empressa d'adresser au comte de Neuchâtel les paroles trompeuses des puissances coalisées ; l'Empereur accepta leur demande, sans penser qu'une proposition faite par un homme aussi acharné à sa perte et à celle de la France ne pouvait cacher que la plus fatale déception.

Enfin, en dix jours, la Saxe avait été délivrée par Napoléon ; en huit jours la haute Silésie était au pouvoir des français ! Breslau va tomber. L'armée ennemie est acculée au fond de la basse Silésie, ou Napoléon s'apprête à porter le théâtre de la guerre ; une seule bataille doit peut-être refouler sur elle-même l'invasion du Nord.

On attend la chute de Hambourg ; cet important événement ouvrira une autre route sur Berlin à une autre armée française. Encore deux jours, l'Elbe et l'Oder sont



Les maréchaux de l'Empire — L'assassinat du maréchal Brune

conquis, les chemins sont libres pour marcher sur Custrin, sur Varsovie, sur Dantzick. Dans cette dernière ville, trente mille Français et alliés vont devoir leur délivrance à nos succès.

Aussi M. de Nesselrode ne retarde-t-il pas sa réponse comme à Harta. Quand tous ces grands résultats nous attendent, le 28, le duc de Vicence reçoit une lettre des

plénipotentiaires russe et prussien, avec la copie des pleins pouvoirs du commandant en chef des armées combinées. La teneur de ces pouvoirs exprimait clairement que la médiation autrichienne, à laquelle Napoléon voulait se soustraire, était la condition *sine qua non* de toute espèce d'arrangement.

De plus, l'empereur Alexandre n'envisageait l'armis-

tics que comme un objet purement militaire, et par là on éludait l'admission du duc de Vicence auprès de ce prince. Ainsi la campagne militaire se trouvait suspendue ; mais la campagne politique était près des'ouvrir, et dans cette autre guerre Napoléon allait rencontrer un ennemi actif, adroit, passionné, qui lui disputait corps à corps le champ de la négociation.

Le comte de Stadion, le commissaire impérial de la médiation autrichienne au quartier général des alliés, devenu le général en chef de leur retraite, les avait attirés vers la Bohême, où de grandes intelligences militaires leur étaient préparées.

Napoléon, parti le 20 pour Rosning, établissait le lendemain son quartier général à Neumarck. Le duc de Bassano était resté à Liegnitz, afin de tracer les instructions au duc de Vicence. Le comte de Bubna, qui était retourné à Vicence, devait y faire connaître le résultat de sa mission à Dresde.

Les propositions dont il était porteur concernaient l'ouverture d'un congrès pour la paix, soit générale, soit continentale, la conclusion d'un armistice, et enfin la nomination des plénipotentiaires chargés de régler entre la France et l'Autriche le sort de l'alliance et l'acceptation de la médiation.

Le 30, le comte de Bubna arriva à Liegnitz, où il eut une conférence avec le duc de Bassano ; le lendemain, il repartit pour Vienne, après avoir donné l'assurance qu'il serait bientôt de retour avec les pouvoirs nécessaires qu'on lui avait déjà demandés à Dresde, et dont il aurait été muni, dès ce moment, si sa cour eût voulu remplir avec honneur la généreuse mission d'un médiateur désintéressé.

CHAPITRE XXXVIII

1813

Armistice de Pleswitz—Prise de Hambourg—Retour de Napoléon à Dresde—Convention de Dresde avec l'Autriche—Retraite d'Espagne—Bataille de Vittoria—Congrès de Prague—Déclaration de guerre de l'Autriche à la France.

Les conférences relativement à l'armistice s'ouvrirent, le 30 mai, à l'abbaye de Waldstadt ; elles continuèrent à Gebersdofe le 31 et le 1er juin, et furent transportées à Pleswitz.



LES MARECHAUX DE L'EMPIRE
E.-J. ALEXANDRE MACDONALD, duc de Tarente

Les prétentions des alliés et les résistances de Napoléon, qui voulut, selon son usage, dominer cette négociation, la rendirent tellement orageuse, qu'elle put lui faire pressentir les difficultés que le congrès lui présenterait ; car ce ne fut qu'après une véritable bataille de six jours que, le 3 juin, l'armistice fut signé.

Un avantage bien réel pour Napoléon, et sur lequel il devait établir, en cas de rupture à Prague, une grande combinaison militaire, c'était la prise de Hambourg, où entra, le 31 mai, le général Vandamme ; mais l'ennemi

l'avait prévu, et la neutralisation de Breslau, possession alors bien plus importante que celle de Hambourg, avait été la compensation de cette ville. Cette condition, à elle seule, devait faire rejeter la trêve.

Cependant le 29, le Danemark avait renoué son alliance avec la France, et l'armée danoise, commandée par le comte de Schulembourg, était depuis lors sous les ordres du maréchal prince d'Eckmühl. Nous n'avons plus d'autres alliés dans le Nord que le Danemark et la Pologne. La Pologne, que l'Autriche a livrée aux Russes, restait représentée auprès de la France par la petite armée que l'illustre Poniatowski vient de soustraire au vaselage de la défection autrichienne.

Après avoir dû traverser, désarmés, les provinces de l'empereur d'Autriche, les Polonais ont repris leurs armes en mettant le pied dans la Lusace : ils n'ont plus d'autre patrie que le drapeau français. Aussi Napoléon a décrété le 1er juin, à Neumarck, qu'ils sont tous à la solde de la France.

Le lendemain de la signature de la convention d'armistice, Napoléon a quitté son quartier général de Neumarck ; le 10, il occupe à Dresde le Marcolini, situé dans un faubourg ; le même jour, arrive le baron de Kaas, ministre de l'intérieur de Danemark, qui fait à l'Empereur d'utiles révélations.

A Altona, les alliés n'ont épargné ni promesses ni menaces pour détourner cet ambassadeur d'aller remplir sa mission : ils ont même été jusqu'à lui offrir d'annuler la cession de la Norvège à la Suède ; mais, sur son refus, et pour se venger de l'attachement du Danemark envers la France, le lendemain de la prise de Hambourg, l'apparition de la flotte anglaise était venue dans la rade de Copenhague réveiller un affreux souvenir.

Un capitaine de vaisseau n'avait pas craint de sommer le roi de souscrire sous quarante-huit heures le traité de la cession spoliatrice qu'on osait lui imposer, de remettre en dépôt la province de Drontheim, et de donner vingt-cinq mille hommes à la ligue du Nord. Le roi avait repoussé cette injurieuse sommation, et le prince royal de Danemark, déguisé en matelot, était parvenu à débarquer en Norvège, où il appelait les habitants à la défense nationale. Par le traité que M. de Kaas était venu stipuler à Dresde, son souverain mettait douze mille hommes à la disposition de Napoléon.

L'Empereur reçut aussi M. de Bubna : au lieu d'apporter les réponses aux demandes qu'avait faites le duc de Bassano à Dresde, et qu'il avait renouvelées à Liegnitz, cet envoyé se contenta de notifier au cabinet de France l'acceptation de la médiation autrichienne par les alliés, et d'annoncer la prochaine arrivée de M. de Metternich pour la même négociation.

La ville de Prague avait été adoptée par le congrès ; cependant le mois de juin s'écoulait sans que le congrès s'ouvrit, et les délais d'un armistice de quarante jours se consommaient sous les lenteurs du cabinet autrichien.

D'après le silence de M. de Bubna sur la question de l'alliance qui touchait particulièrement Napoléon, le duc de Bassano avait écrit à M. de Metternich qu'il avait tous les pouvoirs nécessaires pour traiter et de la médiation et de l'alliance. Le 22, M. de Metternich annonça qu'il était autorisé à signer une convention pour la médiation, et à convenir de certaines réserves pour l'alliance.

(à suivre)

QUE LES DESTINS S'ACCOMPLISSENT !

L'effet de l'alliance de Napoléon avec la maison de Lorraine avait été d'amener un refroidissement entre lui et l'empereur de Russie. Dès 1810, ce dernier, qui voyait l'Empire de Napoléon s'approcher de lui comme un océan qui monte, avait augmenté ses armées et renoué ses relations avec la Grande Bretagne.

Toute l'année 1811 se passa en négociations infructueuses qui, au fur et à mesure qu'elles échouaient, rendaient la guerre de plus en plus prochaine et de plus en plus probable : la guerre était même commencée avant d'avoir été déclarée.

L'impératrice Marie-Louise rejoignit Napoléon à Dresde, où il était allé pour visiter sa famille. Après être resté quinze jours dans cette capitale de la Saxe, et y avoir fait jouer, selon la promesse qu'il avait faite à Paris, Talma et mademoiselle Mars devant un parterre de rois, il quitta Dresde, et arriva à Thorn le 2 juin, en annonçant son arrivée en Pologne par une proclamation datée du quartier général de Wilkowi, le 22 du même mois.

La grande armée qu'allait conduire Napoléon en personne était la plus belle, la plus nombreuse et la plus

aguerrie qui fût au monde. Elle était divisée en quinze corps, commandés chacun par un roi, un prince, ou tout au moins un duc. Elle formait une masse de 400,000 hommes d'infanterie, de 80,000 cavaliers et de 12,000 bouches à feu.

Il lui fallut trois jours pour traverser le Niémen. Cette opération terminée, Napoléon s'arrêta un instant, pensif et immobile, sur le bord du fleuve où quatre ans auparavant Alexandre lui avait juré une éternelle amitié ; puis, le franchissant à son tour :

— La fatalité entraîne les Russes, dit-il, que les destins s'accomplissent !



Napoléon dans sa redingote grise Napoléon en tenue de Chasseur-à-cheval, portée en campagne.

Ses premiers pas, comme toujours, furent ceux d'un géant. Au bout de deux jours d'une marche habile, l'armée russe, surprise en flagrant délit, était culbutée, et voyait un corps d'armée tout entier séparé d'elle. Alors, Alexandre reconnaissant Napoléon à ces coups rapides et terribles, lui fit dire que s'il voulait évacuer le terrain envahi et repasser le Niémen, il était prêt à traiter.

Napoléon ne lui répondit qu'en entrant à Wilna. Il n'y resta que vingt jours, y établit un gouvernement provisoire ; puis, après y avoir laissé un ambassadeur, M. de Pradt, il se remit à la poursuite des Russes.

PLANTONS NOS AIGLES ICI

Après quelques jours de marches, Napoléon commença de s'effrayer du système de défense adopté par Alexandre. Son armée avait tout ruiné dans sa retraite, moissons, château, chaumières, tandis qu'une autre armée, de plus de 500,000 hommes, s'avavançait dans les déserts qui n'avaient pu nourrir jadis Charles XII et ses 20,000 Suédois.

Du Niémen à Wilna, on marcha, à la lueur de l'incendie, sur des cadavres et sur des ruines fumantes. Dans les derniers jours de juillet, les Français arrivèrent à Witebsk, déjà étonnés d'une guerre qui ne ressemblait à nulle autre, dans laquelle on ne rencontrait pas d'ennemis et où il semblait qu'on n'eût affaire qu'au génie de la destruction.

Napoléon lui-même, stupéfait de ce plan de campagne qui n'avait pas pu entrer dans ses prévisions ; il ne voyait devant lui que des déserts immenses dont il lui faudrait une année entière pour atteindre le bout, et où chaque étape qu'il faisait l'éloignait de la France, puis de ses alliés, puis enfin de toutes ses ressources. En arrivant à Witebsk, il se jeta accablé dans un fauteuil, et faisant appeler le comte Daru, intendant-général de l'armée :

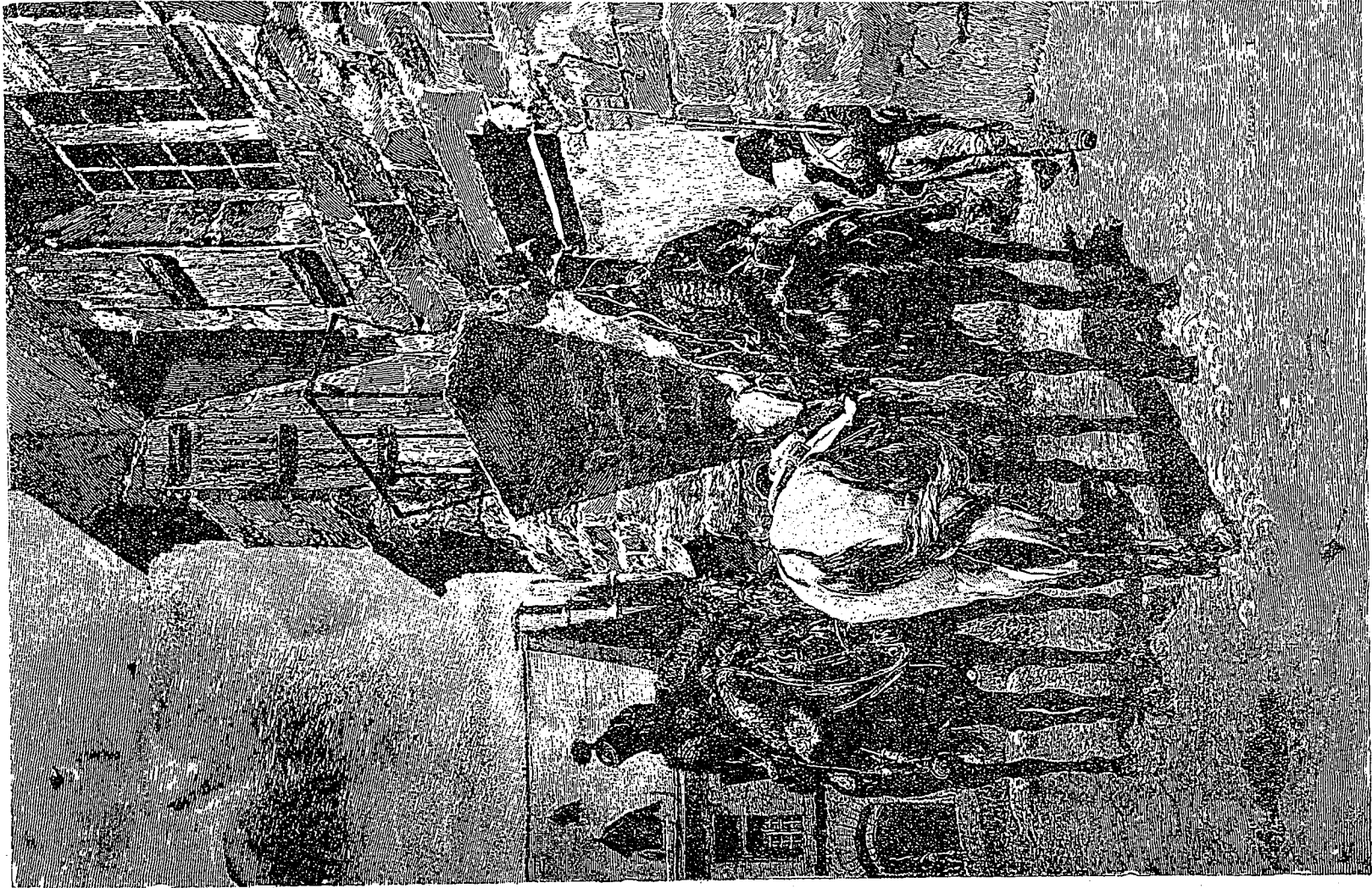
— Je reste là, lui dit-il ; je veux m'y reconnaître, y rallier, y reposer mon armée, et organiser la Pologne. La campagne de 1812 est finie ; celle de 1813 fera le reste. Pour vous, songez à nous faire vivre dans ce pays, car nous ne ferons pas la folie de Charles XII.

Puis s'adressant à Murat :

Plantons nos aigles ici, ajouta-t-il ; 1813 nous verra à Moscou et 1814 à Saint-Pétersbourg. La guerre de Russie est une guerre de trois ans.

RETIREZ CE PORTRAIT, DIT NAPOLEON

Mais toutes ces résolutions cédèrent bientôt à son impatience naturelle, et ce fut sa destinée, à lui, qui l'entraîna sur la route de Moscou. Le 14, on battit les Russes à Krasnoé ; on s'empara, le 30, de Viazma, et l'on préluda, le 4 septembre, à la sanglante bataille de la Moskowa, qui fut livrée le 7.



LES OFFICIERS D'ORDONNANCE

La veille, Napoléon avait trouvé à son campement M. de Beausset, préfet du palais, qui lui apportait une lettre de Marie-Louise et le portrait du roi de Rome, peint par Gérard. Ce portrait avait été exposé devant la tente impériale, autour de laquelle s'était formé un cercle composé de princes, de maréchaux et de généraux.

— Retirez ce portrait, dit Napoléon à un de ses serviteurs, c'est trop tôt faire voir à mon fils un champ de bataille !

Rentré dans sa tente, Napoléon avait dicté ses ordres pour le lendemain ; à trois heures du matin. Rapp l'avait trouvé le front appuyé dans ses deux mains ; mais à l'arrivée de son aide-de camp il avait relevé la tête en lui disant :

— Eh bien ! les Russes sont-ils toujours là ?

— Oui, Sire, toujours.

— Ce sera une terrible bataille... Crois-tu à la victoire ?

— Oui, Sire ; mais elle sera sanglante.

— Je le sais ; mais j'ai 80,000 hommes ; j'en perdrai 20,000, j'entrerai avec 60,000 dans Moscou ; les traîtres nous y rejoindront, puis les bataillons de marche, et nous serons plus forts qu'avant la bataille.

UNE PLUIE MORTELLE

Le lendemain, dès la pointe du jour, les acclamations retentirent ; le cri de *Vive l'Empereur !* courut sur toutes les lignes.

A peine les cris ont-ils cessé, que Ney, toujours impatient, demande à attaquer. Tout prend aussitôt les armes, chacun se dispose pour cette grande scène qui va décider du sort de l'Europe ; une nuée d'aides-de-camp partent comme des flèches dans toutes les directions. Murat divise sa cavalerie.

Il est six heures du matin, tout s'ébranle, tout marche, tout se porte en avant. Davoust s'élançe avec son corps d'armée ; les divisions Compans et Desaix le suivent... Toute la ligne ennemie prend feu comme une trainée de poudre.

Compans est blessé, Rapp accourt pour le remplacer ; au moment où il touche à la redoute des Russes, il tombe atteint d'une balle ; c'est sa vingt-deuxième blessure. Desaix le remplace et est blessé à son tour. Le cheval de Davoust est tué par un boulet. Le prince d'Ek-

mühl roule dans la poussière, on le croit tué ; il se relève et remonte sur un autre cheval. Rapp se fait porter devant l'Empereur :

— Et quoi ! toujours blessé ?

— Sire, que voulez-vous ? c'est une mauvaise habitude dont j'ai cherché vainement à me défaire.

— Que fait-on là-bas ?

— Des merveilles, Sire ; mais il faudrait la garde pour tout achever.

— Je m'en garderai bien, répond Napoléon en faisant un mouvement involontaire : je ne veux pas la faire *démolir*. Nous gagnerons la bataille sans elle.

En ce moment, nos redoutes s'enflamment, quatre-vingts nouvelles bouches à feu éclatent à la fois ; aux boulets succède la mitraille. Ecrasés sous cet ouragan de fer, les Russes cherchent à se reformer.

La pluie mortelle redouble : ceux-ci s'arrêtent, n'osent avancer davantage ; et cependant ils ne veulent pas faire un pas en arrière... 40,000 hommes sont là, qui se laissent foudroyer pendant deux heures ; c'est un massacre effroyable, une boucherie sans fin qui laisse cependant Napoléon maître du plus horrible champ de bataille qui ait jamais existé : 60,000 hommes, dont un tiers nous appartenait, étaient couchés dessus !

Nos pertes étaient immenses et sans résultats proportionnés.

J'EN AI VU BIEN D'AUTRES!...

Napoléon avait congédié M. de Pradt en lui recommandant de lui amener, après son dîner, le comte Stanisla Potocki et le ministre des finances. Leur entretien avait duré à peu près une demie heure, et, pendant ce temps, Napoléon n'avait cessé de se promener paisiblement, selon son habitude.

Lorsque ces messieurs allèrent chez l'Empereur, vers les trois heures, Napoléon sortait de table. Aussitôt qu'il les vit entrer :

— Comment vous portez-vous monsieur Stanislas, et vous, monsieur le ministre des finances ? demanda-t-il.

Et sur les protestations de ces messieurs, de la satisfaction qu'ils éprouvaient à le voir sain et sauf après tant de dangers :

— Des dangers ! répéta Napoléon, pas le moindre. Ne suis-je pas habitué à vivre dans l'agitation ? Il n'y a que les rois fainéants qui engraisissent dans leurs palais ;

moi, c'est à cheval et dans les camps. Mais, Messieurs, je vous trouve bien alarmés ici !

— Sire, les bruits publics...

— Bah ! j'ai encore cent mille hommes ; j'ai toujours battu les Russes. Je vais chercher trois cent mille hommes ; dans six mois je serai encore sur le Niémen. Dans ce moment je pèse plus, assis sur mon trône, qu'à cheval, à la tête de mon armée.

Certainement je la quitte à regret, cette armée ; mais il faut surveiller l'Autriche et la Prusse ; tout ce qui arrive n'est que peu de chose : c'est l'effet du climat ; l'ennemi n'y est pour rien je l'ai battu partout.

Alors Napoléon parla des âmes fortement trempées : puis il continua en disant :

— J'en ai vu bien d'autres... A Marengo, j'étais battu jusqu'à six heures du soir ; le lendemain, j'étais maître de l'Italie. A Essling, j'étais maître de l'Autriche. Cet archiduc avait cru m'arrêter ; mon armée avait déjà fait une demi-lieue en avant ; je n'avais pas encore fait toutes mes dispositions, et l'on sait ce que c'est quand je suis là.

Je ne puis empêcher, moi, que le Danube grossisse de seize pieds dans une nuit. Ah ! sans cela, la monarchie autrichienne était finie ; mais il était écrit que je devais épouser une archiduchesse.

Et cela fut dit avec un air d'indifférence.

— Nos chevaux normands, reprit Napoléon, sont moins durs que les Russes, ils ne résistent pas au froid passé quinze degrés, de même que les hommes : allez voir les Bavares, il n'en reste pas un. Peut-être dirait-on que je suis resté trop longtemps à Moscou. Cela peut être ; mais il faisait beau, la saison a devancé l'époque ordinaire ; j'y attendais la paix. J'ai envoyé le général Lauriston pour en parler.

J'ai failli aller à Pétersbourg : j'en avait le temps. On tiendra à Wilna. J'ai laissé le roi de Naples. Ah ! ah ! c'est un grand drame politique que celui qui se joue en ce moment en Europe. Les Russes se sont montrés ; l'Empereur Alexandre est aimé. Ils ont des nuées de Cosaques. C'est quelque chose que cette nation.

On m'a proposé d'affranchir les esclaves, je ne l'ai pas voulu ; ils auraient tout massacré. Qui aurait pu croire qu'on frappât jamais un coup comme celui de l'incendie de Moscou ? Maintenant ils nous l'attribuent ; mais ce sont bien eux. Beaucoup de Polonais m'ont suivi ; se sont de braves gens, ceux-là ! ils me retrouveront.

OU Y A-T-IL DES GENS À TALENT ?

QUELLE FATALITÉ

Napoléon, comme à son ordinaire, se promenait dans la chambre ; il était venu à pied du pont de Praga à l'hôtel d'Angleterre, enveloppé d'une pelisse faite avec une étoffe verte. Sa tête était couverte d'une espèce de capuchon fourré, et ses bottes de cuir étaient enveloppées de fourrures.

— Ah ! ah ! vous voilà, monsieur l'ambassadeur, dit-il à M. de Pradt.

Celui-ci s'approcha avec vivacité, et, avec un accent que le sentiment peut seul excuser du sujet au souverain, lui dit :

— Vous vous portez bien, Sire ! Vous nous avez donné bien de l'inquiétude ; mais enfin vous voilà... Que je suis aise de revoir Votre Majesté.

En disant ces mots, M. de Pradt l'aïda à se défaire de sa pelisse et de son capuchon.

— Comment êtes-vous dans ce pays-ci ? reprit-il. Alors, rentrant dans son rôle et se replaçant à la distance dont il ne s'était écarté que par un mouvement bien excusable dans la circonstance, il lui traça avec ménagement le tableau de l'état actuel du duché ; il n'était pas brillant ; cinq mille Russes, avec du canon, marchaient sur Zamosk ; enfin, il lui parla de la détresse des Polonais.

— Qui donc les a ruinés ? demanda Napoléon avec vivacité.

— Sire, la disette de l'année dernière.

— Où sont les Autrichiens ? continua l'Empereur ; il y a quinze jours que je n'ai pas entendu parler d'eux.

— Sire, je n'ai vu personne pendant la campagne, répondit M. de Pradt.

Alors, il lui expliqua pourquoi et comment la dispersion des forces polonaises avait fini par rendre presque invisible une armée de quatre-vingt mille hommes.

— Que veulent les Polonais ?

— Être Français, Sire, s'ils ne peuvent pas être Polonais.

— Mon intention a toujours été qu'ils le fussent. Il faut lever dix mille Cosaques polonais ; on arrêtera les Russes avec cela.

Et quand M. de Pradt lui dit qu'il était fâcheux d'employer à l'étranger des hommes sans talent, Napoléon lui répliqua en lui lançant un regard sardonique :

— Et où y a-t-il des gens à talent ?

M. de Pradt, l'ambassadeur, venait de recevoir une dépêche du duc de Bassano, qui lui annonçait l'arrivée à Varsovie du corps diplomatique, qui avait passé l'été à Wilna. Il était occupé à répondre à ce chef de la secrétairerie de l'État, lorsque les portes de son cabinet s'ouvrirent et donnèrent passage à un homme qui marchait appuyé sur un des secrétaires de M. de Pradt.

— Allons, suivez-moi, dit cette espèce de fantôme en s'adressant brusquement à M. l'archevêque de Malines.

Un taffetas noir enveloppait la tête de cet homme, dont le visage était comme perdu dans l'épaisseur du vêtement où elle était enfoncée ; sa démarche était appesantie par un double rempart de cottes fourrées : c'était une scène de revenant. M. de Pradt se lève, l'aborde, et, saisissant quelques traits de son profil, le reconnaît et lui dit :

— Comment ! c'est vous, monsieur de Caulincourt ? Où est l'Empereur ?

— A l'hôtel d'Angleterre ; il vous attend.

— Et l'armée ?

— L'armée !... répéta le grand-écuyer en levant les mains au ciel ; il n'y a plus d'armée !

Alors prenant M. de Caulincourt par le bras, M. de Pradt lui dit d'un ton ému :

— Monsieur le duc, il est temps d'y penser ; il faut que tous les vrais serviteurs de l'Empereur se réunissent pour lui faire un rempart de leurs corps.

— Quelle fatalité !... Allons, partons : l'Empereur vous attend.

L'ambassadeur se précipite dans la rue, arrive à l'hôtel d'Angleterre ; il était une heure et demie ; un gendarme polonais gardait la porte. Le maître de l'hôtel l'examine, hésite un instant, et cependant le laisse franchir le seuil de son logis. Il trouve dans la cour une petite caisse de voiture montée sur un traîneau fait de quatre morceaux de bois de sapin et à moitié fracassé. Deux autres traîneaux découverts servaient à transporter le général Lefèvre-Desnouettes avec un autre officier, le mameluck Rustan et un valet de pied.

Voilà tout ce qui restait de tant de grandeur et de magnificence avant le départ pour cette funeste campagne de Russie. La porte d'une petite salle basse s'ouvre mystérieusement ; un court pourparler s'établit ; Rustan reconnaît le visiteur et l'introduit. On faisait les apprêts du dîner.

Napoléon était dans une petite salle basse, glacée ; les volets étaient à demi fermés pour protéger son incognito. Une mauvaise servante polonaise s'essouffait pour exciter un feu de bois vert, qui, rebelle à ses efforts, répandait avec beaucoup de bruit plus de mousse dans les coins de la cheminée que de chaleur dans l'appartement.

CE SONT AUTANT D'ESPIONS !

Jusqu'à M. de Pradt avait cru devoir laisser le champ libre aux ministres polonais, qui ne prononcèrent pas un mot. Il ne se permit de se mêler à la conversation que lorsque ceux-ci commencèrent à s'apitoyer sur la détresse du duché.

Alors Napoléon accorda, à titre de secours, une somme de trois millions, qui était depuis trois mois à Varsovie, et trois autres millions en billets provenant des contributions de la Courlande. Ensuite les ministres annoncèrent l'arrivée du corps diplomatique.

— Ce sont autant d'espions, dit Napoléon ; je n'en voulais pas à mon quartier-général. Tous ces hommes-là ne sont uniquement occupés que d'envoyer des notes à leurs cours.

La conversation se prolongea ainsi pendant près de deux heures. Le feu s'était éteint : le froid avait gagné les visiteurs : Napoléon, seul, semblait y être indifférent.

Enfin, après leur avoir demandé s'il avait été reconnu et leur avoir dit que cela lui était égal, il renouvela aux ministres l'assurance de sa protection, et s'apprêta à repartir. Les ministres et son ambassadeur lui adressèrent les paroles les plus affectueuses pour la conservation de sa santé et le succès de son voyage.

— Je vous remercie, Messieurs, leur répondit-il : je ne me suis jamais mieux porté.

Telles furent les dernières paroles de Napoléon. Aussitôt il monta dans l'humble traîneau qui portait César et sa fortune, et disparut à tous les yeux.

Le 18 décembre 1812 au soir, c'est-à-dire le lendemain de la publication du 19^e bulletin, qui apprit à la France les désastres de nos armées, l'Empereur se présentait, dans une mauvaise calèche, à un des guichets des Tuileries, dont on hésita quelque temps à lui ouvrir la porte ; mais enfin, s'étant fait reconnaître, il alla surprendre Marie-Louise, impatient de recevoir les embrassements d'une épouse et d'un fils qu'il affectionnait sincèrement.

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

Le récit est continué par Eliza Michelson,
femme de charge à Blackwater-Park

II

Il vint, en effet, très-punctuellement, et j'eus lieu de me féliciter de la précaution que j'avais prise ainsi. Avant qu'il fût minuit, sir Percival s'abandonna, de la manière la plus étrange et la plus alarmante, à un accès de son étrange humeur ; et si le jardinier ne se fût pas trouvé là pour le calmer à l'instant même, je frémis à la pensée de ce qui eût pu arriver.

Le jardinier avait trouvé sir Percival tout seul dans le vestibule qu'il arpentait à grands pas, jurant, avec tous les dehors de l'emportement le plus extrême, qu'il ne resterait pas seul une minute de plus dans cette espèce de château-prison dont le sort l'avait gratifié ; à l'instant même, au milieu de la nuit, il entendait se mettre en route.

Le jardinier, venant à paraître, avait été immédiatement envoyé avec force blasphèmes et force menaces, plus l'ordre d'atteler sans retard le cheval au cabriolet. Un quart-d'heure après, sir Percival, qui le rejoignit dans la cour des écuries, sautait dans la voiture, et fouettant le cheval de manière à lui faire prendre le galop, s'en était allé le visage aussi pâle que l'est sous les rayons de la lune, le feuillage argenté des frênes.

Le jardinier l'avait entendu crier et jurer devant la "lodge" pour réveiller le concierge et se faire ouvrir la grille ; la grille ouverte, il avait entendu, dans le

silence de la nuit, le cabriolet rouler avec une espèce de fureur, et, pour le moment, il n'en savait pas davantage.

Le lendemain, ou peut-être le surlendemain (car mes souvenirs ne sont pas bien fixés à cet égard), le cabriolet fut ramené de Knowlesbury, la ville la plus voisine, par le palefrenier de la vieille auberge. Sir Percival s'y était arrêté, pour repartir ensuite par le chemin de fer, sans que cet homme pu nous dire dans quelle direction. Ni de lui, ni de personne autre, je n'ai reçu, depuis lors, le moindre renseignement sur les démarches de sir Percival ; et je ne sais pas même, au moment où j'écris, s'il est en Angleterre ou à l'étranger.

Le récit de la part que j'ai prise à quelques incidents de cette chronique de famille tire maintenant à sa fin.

Il me suffira d'ajouter que miss Halcombe n'avait pas eu conscience des moyens adoptés, pour la transférer de la partie habitée du château dans celle où personne ne logeait plus. Elle était plongée, quand ceci eut lieu, dans un profond sommeil, dont elle ne pouvait dire s'il était naturel ou obtenu par des moyens factices.

Pendant mon voyage à Torquay, et en l'absence de tous les domestiques à l'exception de Margaret Porcher (laquelle était toujours à manger, à boire, ou à dormir, dès qu'elle ne travaillait plus), la translation secrète de miss Halcombe, d'une partie du château dans l'autre, avait certainement dû s'accomplir sans aucun obstacle, Mistress Rubelle (ainsi que je pus m'en assurer en examinant la chambre) avait des provisions et toute espèce d'ustensiles de ménage, en même temps que les moyens de faire chauffer de l'eau, du bouillon, etc., sans être obligée d'allumer du feu.

Rien ne lui avait manqué durant le peu de jours où elle avait partagé la captivité de la malade, confiée à ses soins.

Elle avait refusé de répondre aux questions que tout naturellement lui adressait miss Halcombe ; mais sous aucun autre rapport, elle ne l'avait ni maltraitée, ni négligée. A part la honte qu'elle avait encourue en se prêtant à une ignoble déception, je ne vois pas qu'en conscience, je puisse faire valoir aucun grief contre mistress Rubelle.

Je n'ai besoin d'entrer dans aucun détail (et ceci m'est un vrai soulagement) sur la manière dont miss Halcombe ressentit la nouvelle du départ de lady Glyde, et les bruits bien autrement tristes qui nous arrivèrent, trop peu de temps après, à Blackwater-Park. Dans l'une et l'autre occasion, je préparai d'avance son esprit avec toute la douceur, tous les soins possibles ; n'ayant les conseils du docteur pour me guider que dans le second cas seulement, attendu que M. Dawson, retenu chez lui par sa santé, ne put venir au château que plusieurs jours après y avoir été mandé.

Les consolations religieuses dont j'appelai la bénédiction sur la tête de miss Halcombe furent longtemps à produire leur effet ; j'espère pourtant et je crois qu'elles finirent par lui être pleinement accordées. Je ne la quittai que lorsque ses forces furent revenues ; le même train nous emmena toutes deux loin de ce misérable château. Nous nous séparâmes à Londres, bien tristement. Je restai à Islington, chez une parente ; elle retourna chez M. Fairlie, dans le Cumberland.

Je n'ajouterai ici que peu de lignes, avant de clore un si pénible récit. Elles me sont dictées par le sentiment du devoir.

En premier lieu, je désire constater la conviction personnelle où je suis qu'aucun blâme quelconque, se rattachant aux événements que je viens de rapporter, ne saurait être imputé au comte Fosco. Je suis informée que sa conduite lui a valu

des soupçons menaçants, et que de très-graves inductions ont pour point de départ la conduite de Sa Seigneurie. Je n'en reste pas moins inébranlablement persuadée de l'innocence du comte.

S'il aida sir Percival à m'envoyer à Torquay, ce fut sous l'empire d'une illusion qui, en sa qualité d'étranger à la famille et au pays, ne doit lui attirer aucun blâme. S'il est vrai, de plus, qu'il ait contribué à introduire mistress Rubelle chez sir Percival, ce fut son malheur, et non sa faute, que cette étrangère se trouvât être assez vile pour se prêter à la déception projetée, exécutée par le maître du château.

En second lieu, je désire exprimer mon regret de ne pouvoir me rappeler le jour précis où lady Glyde partit de Blackwater-Park pour se rendre à Londres. On me dit qu'il est de la dernière importance d'assigner une date exacte à ce déplorable voyage ; et j'ai consciencieusement fouillé ma mémoire pour me le rappeler. Cet effort ne m'a menée à rien.

Tout ce dont je me souviens à présent, c'est que le voyage eut lieu dans la dernière quinzaine de juillet. Nous savons tous combien il est difficile, après un long laps de temps, de fixer une date précise, à moins qu'on n'ait eu soin d'en prendre note par écrit. Cette difficulté s'est encore accrue, en ce qui me concerne, par les événements confus et d'une nature alarmante qui marquèrent l'époque du départ de lady Glyde.

Je voudrais de bon cœur avoir écrit, dans ce temps-là, un "memorandum" quotidien. Je voudrais de bon cœur avoir cette date dans ma mémoire, comme j'y ai le visage de cette pauvre dame, accouée à la portière du wagon, et me jetant, pour la dernière fois, un triste regard.

Le récit est continué par divers

I

RELATION DE HEISTER PINHORN, CUISINIÈRE
DU COMTE FOSCO

(Écrite sous sa dictée)

J'ai le regret de confesser que je n'ai jamais appris à lire ou à écrire. J'ai été toute ma vie une pauvre femme, travaillant dur, et j'ai gardé toujours une bonne réputation. Je sais que c'est un méfait et un péché de dire des choses qui ne sont pas, et c'est ce que je me garderai bien de faire en cette occasion. Je dirai tout ce que je sais ; et je prie humblement le gentleman qui écrit ce que je dis de corriger mes fautes de langage à mesure que nous irons.

Dans le cours de l'été dernier, je me trouvais hors de condition (sans qu'il y eût de ma faute) ; j'entendis parler d'une place, comme simple cuisinière, au no 5, Forest-Road, Saint-John's Wood. Je pris la place à l'essai. Le nom de mon maître était Fosco. Ma maîtresse était Anglaise et "lady". Il était comte, et elle était comtesse.

Lorsque j'y entrai, une jeune fille s'y trouvait engagée comme servante pour tout faire. Elle n'était ni trop propre ni trop ordonnée, mais il n'y avait pas de vice chez elle. Elle et moi étions les seules domestiques de la maison.

Le maître et la maîtresse arrivèrent après que nous fûmes installées. Et, à peine arrivées, on nous dit en bas, qu'on attendait quelqu'un de la campagne.

La personne qu'on attendait était la nièce de ma maîtresse, et on apprêta pour la recevoir la chambre à coucher du fond, au premier étage. Ma maîtresse m'avertit que lady Glyde (ainsi s'appelait cette personne) était dans un triste état de santé, et que j'aurais par conséquent à soigner tout particulièrement ma cuisine. Elle devait venir le jour même, pour autant que je m'en souviens ; — mais, n'importe

de quoi il s'agisse, ne vous fiez point trop, là-dessus, à ma mémoire.

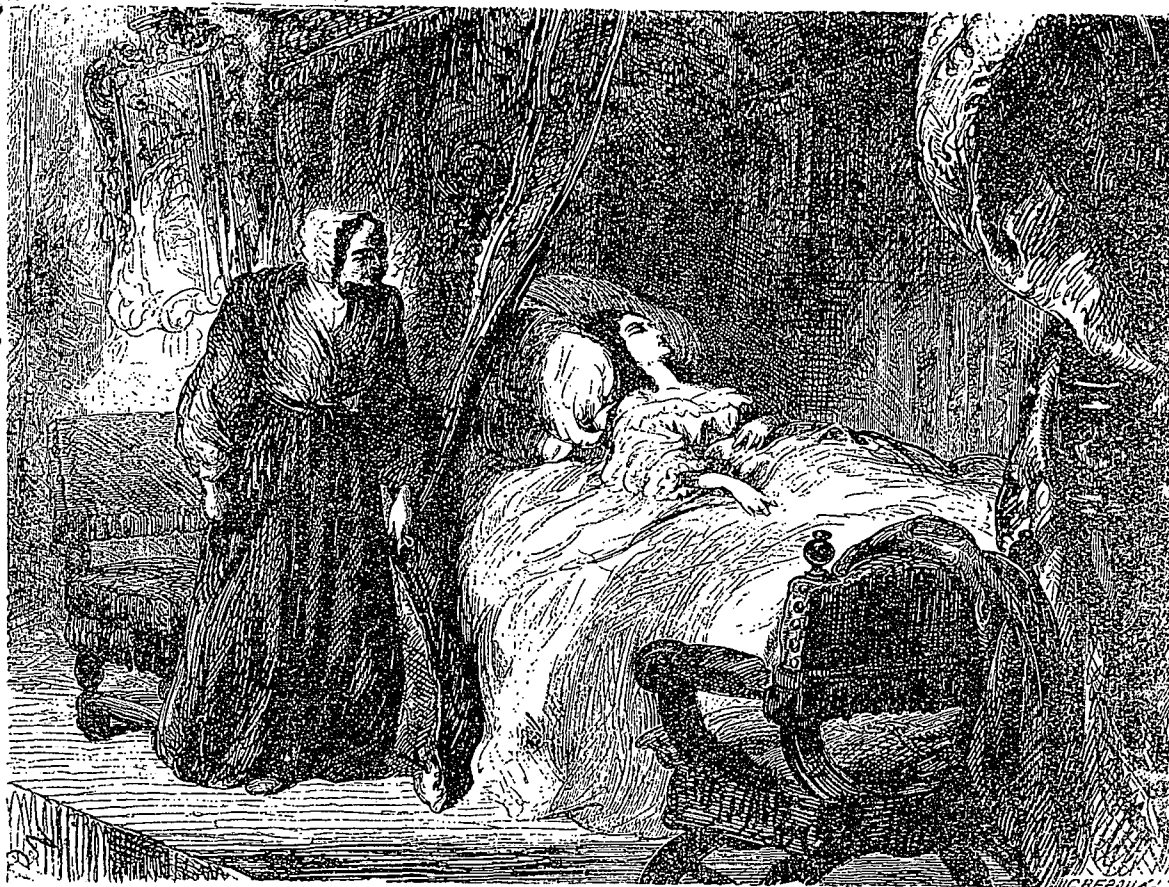
J'ai le regret de dire qu'il est assez inutile de me questionner sur les jours du mois, de la semaine, et le reste. Excepté les dimanches, les trois quarts du temps, je n'y prends pas garde, étant une femme qui travaille dur et qui n'a pas reçu d'éducation.

Tout ce que je sais, c'est que lady Glyde arriva, et quand elle arriva, elle nous fit, ma foi, une belle peur. Je ne sais pas au juste comment monsieur la fit entrer dans la maison ; car, à ce moment, j'étais rudement occupée. Mais il l'emmena dans l'après-midi, à ce que je crois.

Ce fut la servante qui alla leur ouvrir la porte et qui les introduisit au salon.

Elle n'était pas revenu depuis longtemps avec moi dans la cuisine, quand nous entendîmes, en haut, un tintamarre ; la sonnette du salon allait comme une folle, et la voix de madame appela au secours.

Nous montâmes en courant toutes deux, et là, nous vîmes cette dame étrangère étendue sur le sofa, la figure toute blanche, comme celle d'un fantôme, les mains



Je la contemplais, étendue dans ce lit de forme antique (page 475)

étroitement fermées, et la tête tirée en bas, d'un côté. Elle avait été prise d'une frayeur soudaine, à ce que disait ma maîtresse ; et monsieur disait, lui, qu'elle était tombée en convulsions.

Étant celle qui connaissait le mieux le quartier, je courus dehors pour aller chercher le médecin le plus proche. Je devais d'abord aller chez Goodricke et Garth, qui travaillent ensemble comme associé ; ils jouissent d'une bonne réputation et d'une bonne clientèle ; du moins, l'avais-je entendu dire dans tout Saint-John's Wood. M. Goodricke était chez lui, et s'en vint tout aussitôt avec moi.

Il se passa quelque temps avant qu'il pût se rendre bien utile. La pauvre lady tombait d'un accès dans l'autre, — et continua ainsi jusqu'à ce que, tout épuisée, elle devint aussi maniable qu'un enfant nouveau né. Alors nous la mîmes au lit.

M. Goodricke alla chez lui chercher des remèdes et revint au bout d'un quart d'heure ou approchant. Outre les remèdes, il rapportait un morceau de bois d'acajou, creusé en dedans, et qui avait la forme d'une espèce de trompette ; après avoir attendu quelque temps, il en plaça un bout sur le cœur de la dame, appliqua son oreille à l'autre, et se mit à écouter avec soin.

Quand il eut fini, voilà qu'il dit à ma maîtresse, laquelle était dans la chambre : — Ceci est un cas très-grave, dit-il ; je vous recommande d'écrire immédiatement aux amis de lady Glyde. . . Ma maîtresse lui dit alors : — Est-ce que c'est une maladie de cœur ? . . . Et il répond : — Oui ; une maladie de cœur de l'espèce la plus dangereuse. . .

Il lui dit ensuite exactement ce qu'il pensait que c'était, mais pour comprendre il fallait en savoir plus long que votre servante. Pourtant, je me rappelle bien qu'il finit en disant que, "ni son aide, ni celle d'aucun autre médecin ne pourrait, il le craignait bien, servir à grand'chose."

Ma maîtresse prit ces mauvaises nou-

velles plus tranquillement que monsieur. Ce dernier était une espèce d'homme âgé, gros et gras, qui nourrissait des oiseaux et des souris blanches, leur parlant comme à des enfants baptisés. Il semblait avoir grandement à cœur ce qui venait d'arriver :

— Ah ! cette pauvre lady Glyde ? cette pauvre lady Glyde ! disait-il, — et il marchait à grands pas, tordant ses grosses mains, bien plus semblable à un comédien qu'à un gentleman. Pour une seule question que ma maîtresse posait au docteur sur les chances de guérison qu'avait encore la malade, monsieur en faisait au moins cinquante. Je déclare qu'il nous ennuyait tous, et quand il vint à se calmer enfin, il s'en alla dans le bout du jardin qu'il y a derrière la maison, cueillir de petits bouquets pour rire, qu'il me demandait de monter, et dont il voulait qu'on décorât la chambre de la malade, comme si cela eût pu lui faire le moindre bien ?

J'imagine qu'il a dû avoir, par moments, quelque petite fêlure à la tête. Du reste, point mauvais maître ; parlant toujours avec une civilité monstrueuse, et des manières tout à fait gaies, faciles et carresantes. Je le préférerais de beaucoup à madame. Voilà ce qu'on appelle une dure maîtresse si jamais il en fut.

Aux approches de la nuit, la dame se ranima un peu. Elle avait été auparavant si fatiguée de ses convulsions, qu'elle ne bougeait plus ni pied ni patte, et ne disait rien à personne. Maintenant elle remuait dans le lit, et d'un air étonné regardait tantôt la chambre, tantôt nous. Bien portante, elle avait dû être une jolie femme, avec des cheveux blonds, les yeux bleus et tout ce qui s'ensuit.

Son sommeil fut troublé pendant la nuit ; du moins à ce que me dit ma maîtresse, qui avait voulu rester seule auprès d'elle. Je ne montai qu'une fois, avant de m'aller coucher, désirant savoir si on avait besoin de moi ; dans ce moment-là, elle se parlait à elle-même d'une manière confu-

se et désordonnée. Elle semblait éprouver un extrême désir de s'entretenir avec quelqu'un qui était quelque part, bien loin d'elle. La première fois, je ne pus distinguer le nom ; et comme elle le répétait, monsieur vint toquer à la porte, avec sa poignée de questions habituelle et sa poignée de bouquets pour rire.

Quand je remontai, le lendemain matin, de bonne heure, sa dame était de nouveau à bout de forces, et reposait dans une espèce de demi-sommeil. M. Goodricke amena son associé M. Garth, pour avoir ensemble une consultation. Ils dirent qu'à aucun prix il ne fallait troubler son repos. Retirés à l'autre bout de la chambre, ils firent cents questions à madame sur ce qu'avait été autrefois la santé de lady Glyde, et qui l'avait soignée ? et si elle avait eu jamais quelques longs et cruels chagrins ?

Je me rappelle que madame répondit : "Oui" à cette dernière question. M. Goodricke alors regarda M. Garth en secouant la tête, et M. Garth secoua la tête en regardant M. Goodricke. Ils semblaient croire que le chagrin pouvait être pour quelque chose dans le mal que la dame avait au cœur.

Pauvre créature ! il n'y avait qu'à la voir pour prendre en pitié ce pauvre corps si frêle ! En aucun temps, elle n'avait pu être que bien peu forte ; — bien peu forte, j'en mettrais ma main au feu.

Le même jour, un peu plus tard, quand elle se réveilla, la pauvre dame sembla tout à coup changée. On eût dit qu'elle allait beaucoup mieux. Du reste, on ne nous la laissa pas voir, ni à moi ni à la servante, pour ne pas la troubler par l'aspect de personnes étrangères. Ce fut mon maître qui me dit qu'elle allait mieux. Ce changement l'avait mis d'une humeur charmante, et, du jardin, il était venu regarder à la fenêtre de la cuisine, déjà coiffé, pour sortir, de son grand chapeau blanc à larges bords.

— Ma brave dame, me disait-il, lady Glyde va mieux. J'ai l'esprit un peu plus à l'aise qu'il n'était, et je vais dérouiller mes grosses jambes moyennant une petite promenade d'été. Me donnez-vous quelque ordre à porter ? Me chargez-vous de quelque emplette, ô reine des cordons bleus ? et que fabriquez-vous là, s'il vous plaît ? Une belle tarte pour le dîner ? Force croûte, je vous en prie, — force croûte bien croquante, ma chère, qui fonde et s'émiette délicieusement dans la bouche ! . . . — Telles étaient ses manières. Il avait plus de soixante ans, et il raffolait de pâtisserie. Vit-on jamais chose pareille ?

Le médecin revint dans la matinée, et s'assura par lui-même que lady Glyde s'était réveillée en meilleur état. Il nous défendit de lui parler et même de la laisser nous adresser la parole, si, par hasard, elle y était disposée ; ajoutant qu'il fallait, avant tout, la tenir tranquille et la faire dormir le plus possible. Elle ne semblait pas avoir grande envie de causer lorsque je la vis, — si ce n'est la nuit d'avant, et alors, comme on l'a vu, je ne pus saisir ce qu'elle disait. — Elle avait l'air trop complètement abattue pour cela.

M. Goodricke n'était pas, à beaucoup près, aussi rassuré que monsieur sur le compte de la pauvre dame. En descendant il me dit rien, si ce n'est qu' "il passerait vers les cinq heures."

Il était à peu près cela (et monsieur n'était pas encore rentré à la maison,) lorsqu'on sonna très-fort de la chambre à coucher, et madame accourut sur le palier, me priant d'aller chercher M. Goodricke et de lui dire que la malade s'était évanouie. J'avais déjà mis mon chapeau et mon châle, lorsque, par bonne chance le docteur lui-même vint faire à la maison la visite qu'il avait promise.

Je lui ouvris et montai avec lui. — Lady Glyde était comme à son ordinaire, lui dit ma maîtresse sur le seuil de la porte ;

elle était éveillée, et regardait autour d'elle avec une étrange expression d'abattement désolé, quand je l'ai entendue pousser une espèce de demi-cri, et à l'instant même elle s'est trouvée mal.

Le docteur s'avança vers le lit et s'approcha de la malade. Au premier regard qu'il jeta sur elle, il prit un air très-sérieux, et posa la main sur le cœur de la pauvre dame.

Ma maîtresse avait les yeux fixés sur le visage de M. Goodricke : — Elle n'est pas morte ? dit-elle à voix basse, et prise d'un tremblement soudain de la tête aux pieds.

— Si, répondit le docteur, très-tranquille et très-grave. Elle est morte. Je craignais qu'elle ne passât ainsi, tout à coup, lorsque hier j'auscultai son cœur.

— Tandis qu'il parlait, madame se reculait du lit et continuait à trembler : — Morte ! murmurait-elle, se parlant à elle-même ; morte si brusquement ! morte sitôt ! Que dira le comte ?

M. Goodricke lui conseilla de descendre et de se calmer un peu. — Vous êtes restée sur pied toute la nuit, lui dit-il, et vous avez les nerfs très-ébranlés. Cette personne, continua-t-il, parlant de moi, cette personne demeurera dans la chambre jusqu'à ce que j'aie pu envoyer l'assistance nécessaire.

Madame fit ce qu'il voulait. — Il faut que je prépare le comte, disait elle ; il faut que je le prépare avec beaucoup de ménagements. . . Ce fut ainsi qu'elle nous quitta tremblant de la tête aux pieds ; et elle descendit au rez-de-chaussée.

— Votre maître est étranger, me dit M. Goodricke, quand ma maîtresse fut sortie. Connait-il les formalités de la déclaration mortuaire ? — Je ne saurais vous le dire au juste, répondis-je, mais je pense que non. . . Le docteur réfléchit une minute, et il dit ensuite : — D'ordinaire, je ne fais pas de ces choses-là ; mais il se peut dans ce cas particulier, que j'épargne beaucoup de trouble à la famille en faisant

moi-même enregistrer la mort. D'ici à une demi-heure, je passerai devant le bureau du district, et rien ne sera plus simple que d'y entrer. Dites, s'il vous plaît, que je m'en charge.

— Oui, monsieur, lui repartis-je, et avec nos remerciements, bien sûr, pour la bonté que vous avez eue d'y songer.

— Cela ne vous contrarie pas de rester ici jusqu'à ce que je puisse vous envoyer la personne qui doit vous remplacer ? me dit-il.

— Non, monsieur, répondis-je, je resterai jusqu'alors avec cette pauvre dame. Je suppose, ajoutai-je, qu'on ne pouvait rien faire de plus que ce qui a été fait ?

— Non, dit-il, rien au monde. Elle a dû souffrir beaucoup avant que je l'aie vu : le cas était désespéré lorsqu'on m'a fait venir.

— Ah ! mon Dieu, il faut bien en arriver là tôt ou tard, n'est-ce pas, monsieur ? lui dis-je. . . Il ne répondit rien à ceci, et semblait n'avoir pas grande envie de causer. Il me dit simplement : — Bonjour ! . . . et s'en alla.

A partir de ce moment, je restai au chevet du lit jusqu'à ce que fut arrivée la personne envoyée par M. Goodricke, suivant sa promesse. Le nom de cette personne était Jane Gould. Je lui trouvai l'air d'une femme très-respectable. Elle ne fit aucune observation, si ce n'est pour dire qu'elle s'entendait bien à son affaire, et qu'elle en avait déjà "encaissé" pas mal depuis qu'elle était au monde.

Je ne saurais dire comment monsieur reçut la nouvelle, quand elle lui fut donnée pour la première fois, attendu que je n'étais pas là. Lorsque je le vis, il en avait l'air tout accablé, voilà qui est sûr. Il était assis dans un coin, ses grosses mains sur ses gros genoux, la tête baissée, les yeux hagards. Il ne semblait pas aussi chagrin qu'effarouché, abasourdi, par ce qui venait d'arriver.

Ma maîtresse régla tout ce qu'il y avait à faire pour les funérailles. Elles doivent

avoir coûté pas mal d'argent : le cercueil, en particulier, était magnifique. Le mari de la défunte se trouvait alors, à ce qu'on nous dit, en pays étranger. Mais ma maîtresse (qui était la tante de l'infortunée lady) décida, d'accord avec des amis qu'elle avait à la campagne (dans le Cumberland, à ce que je crois), qu'elle serait enterrée là, dans la même tombe que sa mère.

Je répète que tout fut fait très-largement par rapport aux funérailles, et monsieur alla lui-même assister à l'enterrement quise faisait à la campagne. Il avait grand air, dans son deuil complet, avec sa grosse face solennelle, ses larges crêpes et sa démarche lente ; — oh ! quand à ça, il l'avait !

Pour conclure, voici comment je réponds aux questions qu'on me pose :

1. — Que ni moi ni d'autres domestiques ne vîmes jamais notre maître donner lui-même à lady Glyde une médecine quelconque.

2. — Que jamais, pour autant que je puisse savoir ou croire, il n'est demeuré seul dans la chambre avec lady Glyde.

3. — Que je ne suis pas à même de dire ce qui causa la frayeur soudaine dont lady Glyde se trouva saisie, selon ma maîtresse, au moment où elle arriva pour la première fois dans la maison. La cause de cette frayeur ne nous fut jamais expliquée, ni à moi ni à ma compagne de service.

L'attestation ci-dessus a été lue, devant moi, d'un bout à l'autre. Je n'ai rien à y ajouter rien à en retrancher. Je le dis sous mon serment de femme chrétienne : ceci est la vérité.

(Ici se trouve, pour servir de signature, la croix faite par Hester Pinhorn.)

II

RELATION DU DOCTEUR

Au chef de bureau du sous-district, dans lequel a eu lieu le décès ci-dessous

mentionné. — Je, soussigné, certifie que j'ai donné mes soins à lady Glyde, âgée de vingt et un ans, que j'ai vue, pour la dernière fois, le jeudi 25 juillet 1850 ; qu'elle est morte le même jour, au numéro 5, Forest-Road, Saint-John's Wood ; et que la cause de sa mort a été un anévrisme. La durée de la maladie ne m'est pas connue.

(Signature) : ALFRED GOODRICKE.

III

RELATION DE JANE GOULD.

Je suis la personne que M. Goodricke envoya pour donner les soins nécessaires aux restes d'une lady, décédée dans la maison désignée par le certificat qui précède celui-ci. Je trouvai le corps sous la garde de la domestique Hester Pinhorn. Je veillai sur lui et le préparai en temps convenable pour l'ensevelissement.

Il fut, devant moi, couché dans la bière, laquelle je regardai ensuite fermer à vis, avant qu'elle fût enlevée. Lorsque ceci eut été fait, et non plus tôt, je reçus mes honoraires, et je quittai la maison. Je renvoie à M. Goodricke les personnes qui souhaiteraient avoir des renseignements sur le degré de confiance que je mérite. Il attestera qu'on peut s'en rapporter à moi pour ne rien dire que la vérité.

(Signature) : JANE GOULD.

IV

RELATION DE LA PIERRE FUNÉRAIRE

Consacrée à la mémoire de Laura, lady Glyde, femme de sir Percival Glyde, baronnet, de Blackwater-Park, Hampshire ; et fille de feu Philip Fairlie, Esq., de Limmeridge-House, en cette paroisse. Née le 27 mars 1829 ; mariée le 22 décembre 1849 ; morte le 25 juillet 1850.

V

RELATION DE WALTER HARTRIGHT

Au commencement de l'été de 1850, moi et ceux de mes compagnons qui survivaient encore, nous quittâmes, pour revenir au pays, les déserts et les forêts de l'Amérique centrale. Arrivés sur la côte, nous prîmes passage pour l'Angleterre. Notre navire fit naufrage dans le golfe du Mexique ; je fus du petit nombre de ceux qu'épargna la mer. C'était la troisième fois que j'échappais à un danger de mort : la mort par maladie, la mort de la main des Indiens, la mort au sein des flots, je les avais vues de très-près toutes les trois ; à toutes les trois j'avais été soustrait.

Les naufragés survivants furent secourus par un navire américain, frété à destination de Liverpool. Ce navire arriva au port le 13 octobre 1850. Nous débarquâmes assez tard dans l'après-midi, et j'arrivai à Londres le même soir.

Ces pages ne sont pas destinées à rappeler mes courses errantes ou les dangers que j'ai pu courir loin de mon pays. Les motifs qui m'avaient entraîné loin de lui et de mes amis sont déjà connus. De cet exil volontaire, je reviens, ainsi que je l'avais demandé au ciel, ainsi que je l'avais espéré, ainsi que j'y avais compté, un homme nouveau. Je m'étais retrempé dans les eaux d'une autre existence. A la rude école du danger et des crises sans cesse renaissantes, ma volonté s'était fortifiée, mon cœur s'était affermi, mon intelligence s'était formée à compter sur elle-même. J'étais parti pour me dérober aux menaces de mon avenir ; je revenais pour y faire face, ainsi que le doit un homme de cœur.

Pour y faire face avec cet inévitable sacrifice de tout égoïsme qui, je le savais d'avance, allait être exigé de moi. En effet, j'étais bien quitte des pires amertumes du passé, mais non des souvenirs mé-

lancoliques et de l'attendrissement de cœur que m'avait légués cette époque si mémorable pour moi. Je n'avais pas cessé de ressentir, comme un coup irréparable, ce grand désappointement de mon existence ;— j'avais seulement appris à la supporter. Au moment où le navire m'emportait au loin et où mon dernier regard tombait sur la côte anglaise. Laura Fairlie occupait toutes mes pensées ; Laura Fairlie occupait toutes mes pensées au moment où un autre navire me ramenait, et lorsque les clartés du matin me montrèrent le rivage natal.

De même que mon cœur retourne aux amours passées, ma plume retrace le nom qui n'est plus. Je l'appelle encore Laura Fairlie. En pensant à elle, en parlant d'elle, il m'est pénible de lui donner le nom de son mari.

Il n'est pas besoin d'un surcroît d'explications pour justifier ma réapparition dans ces pages. Ce récit continuera donc, si j'ai la force et le courage d'y donner suite.

Mes premières inquiétudes et mes premières espérances, quand revint le jour, se concentrèrent sur ma mère et ma sœur. Je comprenais la nécessité de les préparer à la joie, à la surprise de mon retour, après une absence durant laquelle, depuis plusieurs mois, elles n'avaient pu recevoir aucune nouvelle de ce que j'étais devenu. Je dépêchai de bonne heure une lettre au cottage de Hampstead, et la suivis moi-même une heure après.

Lorsque les premières effusions eurent eu leur cours, lorsque, par degrés, se rétablit entre nous le calme et le sang-froid du temps passé, je vis sur le visage de ma mère quelque chose qui m'avertit qu'une secrète oppression pesait sur son cœur. Il y avait autre chose que de la tendresse, il y avait de la douleur dans ces yeux inquiets qui ne me perdaient pas de vue ; il y avait de la pitié dans cette affectueuse étreinte de sa main qui,

lentement et cordialement, emprisonnait la mienne.

Nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre. Elle savait comment les espérances de ma vie avaient fait naufrage ; elle savait pourquoi je l'avais quittée. Une question errait sur mes lèvres, à laquelle je voulais donner l'accent le plus calme ; j'allais lui demander si quelque lettre de miss Halcombe était arrivée pour moi ; si on avait, de sa sœur, des nouvelles qui pussent m'être communiquées. Mais quand je regardai ma mère au visage, je n'osai plus, même avec ces précautions, la questionner ainsi. A peine pus-je lui dire, déjà inquiet, avec un effort visible :

— Vous avez quelque chose à m'apprendre ?..

Ma sœur, qui était assise en face de nous, se leva tout à coup, sans un mot d'explication ;— elle se leva et quitta la chambre.

Ma mère se rapprocha de moi, sur le sofa, et de ses bras m'entoura le cou. Ils tremblaient, ces bras chéris ; d'abondantes larmes coulaient sur ce visage où était peinte une affection si fidèle.

— Walter, murmura-t-elle, mon Walter bien-aimé ! mon cœur saigne pour vous, Mon fils ! mon bon fils ! faites effort pour vous-même ! rappelez-vous que je vous reste encore !..

Je laissai aller ma tête sur sa poitrine. En prononçant ces paroles, elle m'avait tout appris.

.....

C'était le matin de la troisième journée qui suivit mon retour, — le matin du 16 octobre.

J'étais resté avec elles au "cottage" ; j'avais beaucoup pris sur moi pour leur dissimuler cette amertume qui avait empoisonné la joie que j'éprouvais de me retrouver auprès d'elles. J'avais fait tout ce que peut un homme pour se relever après un choc violent, pour me résigner à vivre, — pour empêcher mon immense

douleur de devenir un désespoir sombre, et la transformer en une tristesse attendrie. Travail sans résultat. Aucunes larmes n'apportaient leur baume à mes yeux brûlants ; je ne trouvais aucun secours ni dans la sympathie de ma sœur ni dans la tendresse dévouée de ma mère.

Ce jour-là je leur ouvris mon cœur. Je laissai enfin échapper de mes lèvres les paroles que j'aspirais à prononcer depuis le jour où ma mère m'avait appris que Laura n'était plus.

— Laissez-moi m'éloigner, m'éloigner seul, leur dis-je, et pour quelques jours. Je porterai mieux ce fardeau, quand j'aurai jeté les yeux, une fois encore, sur l'endroit même où je la vis pour la première fois, — quand je me serai agenouillé, quand j'aurai prié sur la tombe où ils l'ont placée pour qu'elle y repose à jamais...

Ainsi commença mon voyage au tombeau de Laura Fairlie.

Ce fut par une tranquille après-midi d'automne que je fis halte à la station déserte, et que je partis de là, seul, à pied, par ce chemin si présent à ma mémoire. Le soleil, prêt à disparaître, perçait de ses rayons affaiblis un mince rideau de nuages blancs ; l'atmosphère était tiède et calme ; sur cette contrée solitaire et paisible planait, comme une ombre triste, l'influence de l'année à son déclin.

J'arrivai aux Marais ; je gravis de nouveau la colline : j'embrassai du regard le long sentier ;— et mes yeux retrouvèrent, dans l'éloignement, les bocages familiers du jardin, l'hémicycle sablé où les voitures venaient s'arrêter, les hautes murailles blanches de Limmeridge-House. Les chances diverses de ce périlleux pèlerinage, qui venait d'occuper ma vie depuis plusieurs mois, s'effacèrent toutes de mon esprit, tombant en poussière et réduites à rien par l'effet magique de ce spectacle.

Il me semblait que, hier à peine, mes pieds avaient foulé pour la dernière fois

ce sol revêtu de bruyères odorantes. Il me semblait que j'allais la voir venir à ma rencontre, sa figure ombragée par un petit chapeau de paille, son modeste vêtement frémissant au souffle de la brise, et dans ses mains cet album aux pages si bien remplies.

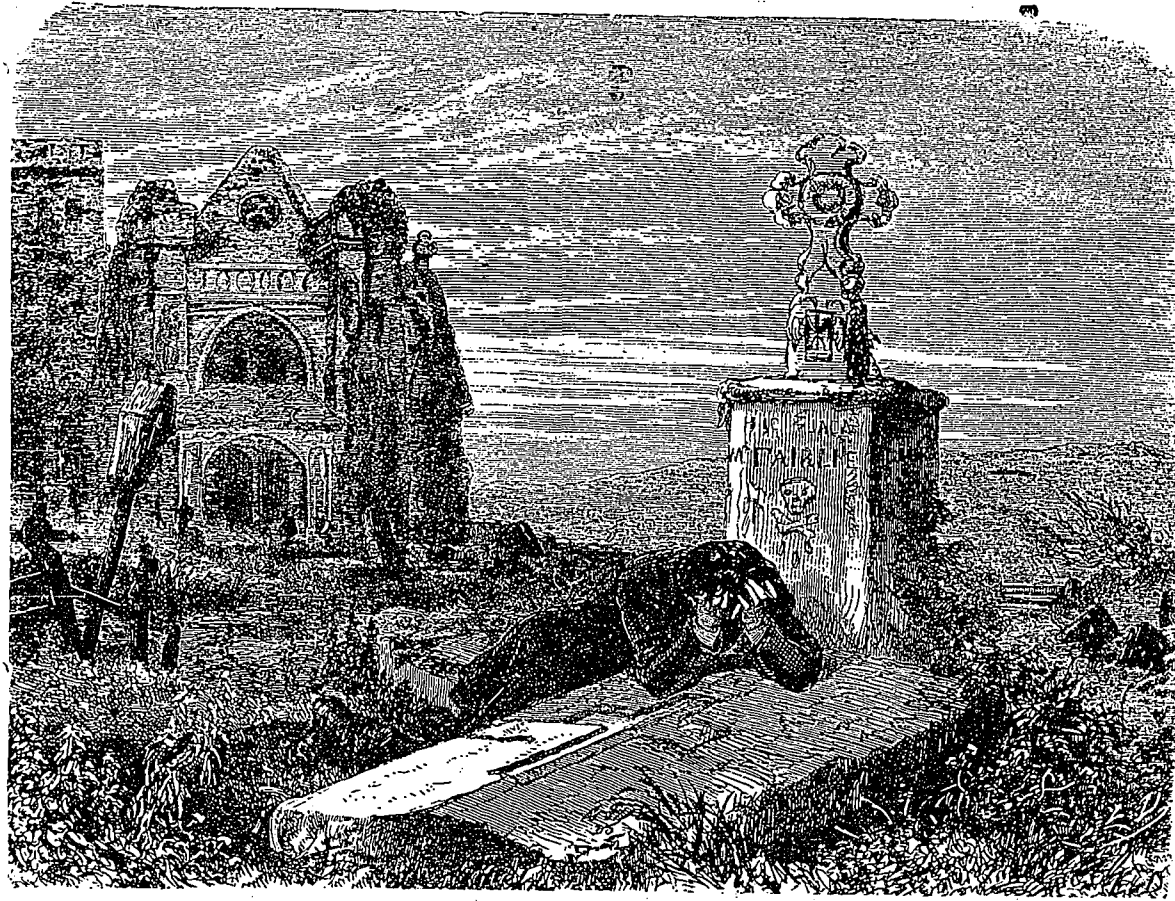
O tombeau, tu as tes victoires ! O mort, tu as ton aiguillon !

Je me détournai :— au-dessous de moi, là le petit vallon, l'église aux murs gris, entourée de solitude ; le porche sous lequel j'avais attendu l'arrivée de la Femme en blanc ; les collines formant enceinte au champ de repos ; le ruisseau froid murmurant sur son lit de cailloux. A la tête du tombeau se dressait, élégante et blanche, la croix de marbre ; — et, sous ce tombeau, mère et fille dormaient ensemble.

Je m'en approchai. Une fois encore, je franchis la barrière de pierre à peine élevée au-dessus du sol, et j'entrai, tête nue, dans ce lieu sacré. Le respect et la douleur venaient y rendre un dernier hommage à la douceur et à la bonté.

Je m'arrêtai devant le piédestal d'où s'élevait la croix. Sur une des faces, la plus rapprochée de moi, l'inscription récemment taillée arrêta mes yeux ; — ces lettres noires, impitoyables, d'une netteté cruelle, qui racontaient l'histoire de sa vie et de sa mort, je tentai de les lire. Je les lus, en effet, jusqu'au nom : " Conscrite à la mémoire de . . . " Oh ! ces yeux bleus si tendres, voilés de larmes ; cette blonde tête languissamment penchée ; ces innocents adieux qui me conjuraient de la quitter ; — j'eusse voulu d'elle un dernier souvenir moins triste que celui-ci ; mais c'était celui que j'avais emporté avec moi jusqu'au pied de sa tombe.

Une seconde fois, j'essayai de lire l'inscription. Je vis au bas la date de sa mort ; et au-dessus . . . au-dessus, il y avait, parmi les lignes inscrites sur le



Je m'agenouillai près du tombeau, la tête dans mes mains (page 503)

marbre, un nom qui gênait mes pensées et les détournait d'elle. Je passai de l'autre côté du tombeau, où il n'y avait rien à lire, — nulle ignominie terrestre qui vint se placer de force entre son esprit et le mien.

Je m'agenouillai près du tombeau. J'étendis mes mains, je posai ma tête sur la large pierre blanche, et je fermai mes

yeux fatigués pour ne voir ni la terre qui l'entourait, ni la lumière qui l'éclairait d'en haut. Je laissai revenir à moi l'ombre chérie . . . O vous que j'aimai, mon cœur peut maintenant vous parler ! C'est hier, hier seulement que nous nous sommes quittés ! hier seulement que votre main frémissante était dans la mienne ; — hier seulement que mes yeux vous jetaient

leur dernier regard. Mon amour ! mon seul amour ! . . .

Le temps avait suivi son cours ; et le silence s'était étendu comme une épaisse nuit sur ce rapide courant.

Après ces minutes de calme céleste, le premier bruit qui s'éleva fut celui d'un lé-

ger souffle d'air circulant parmi les hautes herbes du cimetière. Je l'entendais se rapprocher de moi, lentement, lorsque mon oreille le perçut autre qu'il n'était d'abord ; on eût dit un bruit de pas qui avançait ; — puis ils s'arrêtèrent.

Je levai les yeux.

Le soleil allait disparaître. Les nuages s'étaient dissous ; la lumière oblique glissait, douce et dorée, aux flancs des collines. La fin du jour se faisait fraîche, transparente et calme, dans le tranquille vallon des morts.

Devant moi, dans le cimetière, debout l'une à côté de l'autre, et se dessinant sur la froide lueur du ciel, je vis deux femmes. Elles regardaient du côté de la tombe, elles regardaient de mon côté.

Deux femmes.

Elles firent quelques pas en avant, et

s'arrêtèrent encore. Leurs voiles étaient baissés et me cachaient leurs visages. Quand elles firent halte, l'une d'elle leva son voile. A la calme lumière du soir, je reconnus la figure de Marian Halcombe.

Elle était changée et comme vieillie de plusieurs années. Ses yeux hagards exprimaient, en me regardant, une terreur étrange. Ce visage usé, fatigué, faisait pitié. La souffrance, la crainte, le chagrin y étaient inscrits comme un fer brûlant.

Quittant le tombeau, je fis un pas vers elle. Elle ne bougea pas, — elle ne prononça pas une parole. Sa compagne voilée poussa un faible cri. Je m'arrêtai court. Les sources de la vie semblèrent tarir en moi, et le frisson d'une indicible crainte passa sur moi de la tête aux pieds.

La femme voilée se sépara de sa compagne et vint vers moi, lentement. Lais-

sée à elle-même, immobile et seule, Marian Halcombe parla. C'était bien la voix que je lui avais connue ; — sa voix n'avait pas changé comme son regard terrifié, comme son visage fiétri.

— Mon rêve ! mon rêve ! ... Je l'entendis prononcer ces mots d'une voix basse, dans le silence qui nous enveloppait. Elle tomba sur ses genoux, et, levant vers le ciel ses mains jointes, — Père ! disait-elle, donnez-lui la force ! ... Père ! à l'heure de la tentation, venez-lui en aide ! ...

L'autre femme avançait ; lentement et en silence, elle avançait. Je la regardai seule, à partir de ce moment.

(à suivre)

DEVINETTES



Après le marché. Ah ! voici mon cocher avec les paquets. Le voyez-vous ?



Le portier, après la sortie : Il y a un élève caché ici et il me faut le trouver.



C'est l'heure de la sieste et ils ne peuvent sommeiller. Voyez-vous pourquoi ?

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine par a te par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement :

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE
ANEMIE
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

✻ SANTE ET BEAUTE ✻

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

✻ L. A. BERNARD ✻

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE
Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de
première qualité et de Patrons
les plus nouveaux.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES
CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

R. WILSON SMITH
COURTIER EN VALEURS
DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND : Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de fer,
Valeur de première classe conve-
nables pour placements en fidéi-
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

LA LIBRAIRIE
ANCIENNE ET MODERNE

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION
COLLECTION DES
Principaux Romanciers
FRANCAIS

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Grand choix d'ouvrages d'occasion.

SPECIALITE de LIVRES CANADIENS
RELIURES ET IMPRESSIONS

Attention particulière aux commandes par la poste

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,
Libraires-Commissionnaires

TELL. BELL 096

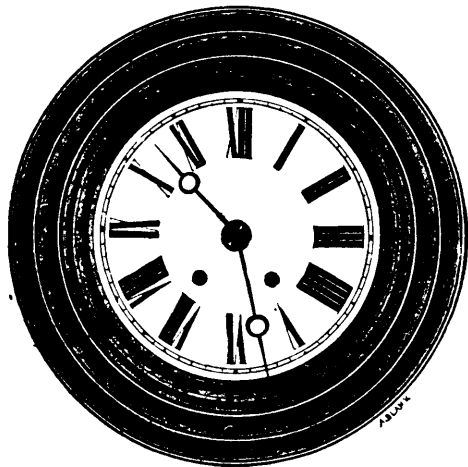
1017 RUE NOTRE-DAME



INDES — Hôtel de-ville de Bombay

L'Hôtel de-ville de Bombay, est une construction moderne en pierre rouge
et blanche.

HORLOGES! HORLOGES!



POUR LE
COMMERCE DES FETES

N'achetez pas vos horloges
avant d'avoir vu notre

ASSORTIMENT ET NOS BAS PRIX

Nous venons de recevoir de la fabrique un
choix considerable de

**HORLOGES MUSICALES,
HORLOGES DE FANTAISIE,
REVEIL-MATINS**

Toutes nos horloges sont garanties

Adressez-vous aux quartiers généraux du bon marché.

En gros seulement

The AMERICAN CLOCK Co.
No 1611, rue Notre-Dame, coin St-Gabriel
MONTREAL

APPEL AU CLERGE

A VENDRE

AU PROFIT DE

LA COLONISATION

(Pour un missionnaire)

**18 BEAUX TABLEAUX
A L'HUILE**

A PRIX MODIQUES

CHEZ

M. ALBERT GAUTHIER

Marchand d'ornements d'église

RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

IMPRIMERIE BILAUDEAU

1635, RUE NOTRE-DAME

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

MONTREAL

On se charge de travaux d'imprimerie en général :

LIVRES,
BROCHURES,
JOURNAUX,
REVUES, ETC.

SPECIALITE :

Imprimés pour le commerce.

PRIX TRES MODERES

P.-D. BILAUDEAU,
Gerant.

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

LAPORTE MARTIN & CIE

Epiciers en Gros - MONTREAL.

LANGELIER & CIE

AGENTS FINANCIERS

16, rue St-Sacrement

BUREAU No 4

MONTREAL

ARGENT A PRETER

Sur billets, hypothèques, etc. etc.

ACHATS ET VENTES

De debentures, bons du gouvernement, etc.